

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires: <b>Pagination multiple.</b>  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18<sup>e</sup> ANNEE.—No 912

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1901

5c LE No



S. M. l'Impératrice de Russie et sa plus jeune fille la grande-duchesse Anastasie

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1901

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 Mois, \$1.50  
4 Mois, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne sera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

## LA VIE COURANTE

J'arrive du Monument National. On jouait *Les Rantzau*, drame d'un réalisme en même temps que d'une douceur irrésistibles, véritable tranche de vie, implacable leçon qui se dégage d'une haine de famille, d'une de ces rancunes grandies et fortes qui ruinent une génération et des années dans un village.

Du clocher de Chaumes dont l'angelus scandait la cloche d'un vieux Rantzau ; de la colline de bruyère, de la paix des Vosges où dorment les anciens et où le frère rancunier voudrait être enfoui pour ne pas souffrir sa souffrance ; du pré en friches dont l'héritage a causé la haine de ces deux fils ; de tout ce moment enfin jaillit une tristesse immense à laquelle Erckman-Chatriaux ont adapté un émouvant dialogue, avec tout l'art possibles.

Jean Rantzau découvre que sa fille, Louise, aime le fils de Jacques Rantzau, du hâi. Jacques apprend aussi cet amour rapprochant les enfants autant que la haine éloigne les pères. Et afin de biffer ce sentiment exécré, Jean condamne sa fille à épouser un homme qu'elle est incapable d'aimer. Louise se laisse mourir plutôt que d'épouser cet homme. Jean la voit déprimer, s'en aller, agoniser et, après bien des hésitations, des orgueils, des sanglots et des humiliations, l'amour paternel vainc la haine fraternelle. Jean va frapper à la porte de Jacques. Le frère ouvre sa porte et, apercevant Jacques, le repousse avec rage.

—Va-t-en.

—Jacques !

—Ma fille se dis-je.

—Va-t-en, misérable !

—Laisserais-tu mourir ton fils, toi ?

—...Entre.

A la seule lecture de ce bout de dialogue, il n'est personne qui ne se sente ému devant tant de sacrifice, devant tant de haine, devant tant d'amour. Eh bien !—et c'est là où je veux simplement en venir—quelle esquisse de durs, quelques gens de finesse, quelques diseurs de calembours usés, quelques imbéciles ont trouvé le tour de s'amuser énormément de cette scène—et d'autres.

En sortant, j'ai entendu cette appréciation des *Rantzau* :

—Très drôle !

Ne faut-il vraiment pas être quinze fois blindé de patriotisme et de patience pour continuer à vouloir instruire notre population ? Nos revues s'évertuent à publier du beau et à faire connaître le beau ; nos théâtres mettent tout le souci possible à choisir les pièces les plus simples afin de fonder solidement le goût littéraire ; nos conférenciers, à petite dose, nous administrent prudemment la compréhension des chefs-d'œuvre, malgré tout, on rit, on rit de tout, des *Rantzau* comme des ignobles farces du Théâtre Royal.

■ Que ceux-là aient donc la décence de rester chez eux à qui il manque du cœur ou de l'intelligence.

Et t'as un peu la chose ou de l'intelligence ; on applaudit, on rit, on pleure même à tort autant qu'à travers. Sans comprendre le rapport que peuvent avoir entre eux certains détails, on saisit immédiatement l'impression d'un quelconque de ces détails et, à la fin, on s'est fort amusé d'un brave noble qui portait sa perruque un peu sur l'oreille mais on a oublié le sujet de la pièce, souvent même le titre.

Ce qui est malheureusement pour la littérature au théâtre l'est aussi pour la lecture des livres. Et c'est en généralisant ainsi la remarque que j'espère me faire pardonner de mettre de la critique dans une chronique des choses de la vie courante. Après tout, on lit couramment, on fréquente couramment les théâtres, on manque couramment d'éducation et de savoir-vivre ; je fais ma remarque courante.

Tant pis pour ceux qu'elle rejoint.

\*\* De leur côté, nos politiciens font en ce moment leurs petits Rantzau. Tarte-Rantzau et Préfontaine-Rantzau se sont, il est vrai, juré une haine terrible, aussi longue que ce fameuse élévateur qui est déjà bien long et qui promet d'être fort élevé, mais les descendants de ces deux chefs ne s'aimant pas précisément à en dépérir, rien ne force ces deux haines d'aller s'abîmer l'une chez l'autre. Et alors ce qu'elles ont de mieux à faire c'est de mijoter et de se consommer dans leur jus...

Ainsi que ne survienne un Cupidon, un Cupidon si et prénomné Wilfrid. Un amour se rappellera qu'il a déjà vaincu Loth, et il viendra sûrement aussi à bout de cette rancune qui a sensiblement hérissé la surface de ce lac limpide auquel on compare le parti libéral.



Photo Laprés & Lavergne

J.-A.-C. MADORE

\*\* On a annoncé, puis on a contredit la nomination de M. J.-A.-C. Madore, député d'Hochelaga, aux fonctions de juge-en-chef des Territoires du Nord-Ouest. Si la nouvelle n'est pas encore exacte, elle le sera bientôt, et nous ne résisterons pas plus longtemps à offrir à nos lecteurs le portrait de ce compatriote, jeune encore, qui doit à son énergie le poste d'honneur et de confiance auquel viennent de le désigner ses chefs. M. Madore ira dans un territoire où l'idée française, pour croquer dans un territoire en certains endroits, n'en est que plus étouffée en certains autres. Le nouveau juge-en-chef saura, nous l'espérons, se rappeler ses origines et faire respecter et aimer les institutions françaises et la foi chrétienne dans cette vaste région dont il aura, pour ainsi dire, à diriger la conscience.

\*\* Le czar est retourné chez lui après avoir visité la France, après avoir, au château de Compiègne où naguère résidaient bien des espérances, trinqué à la prospérité de la République. Les nationalistes ont applaudi à pleines colonnes de leurs journaux ; les économistes plus sérieusement toujours l'alliance presque impossible de l'Allemagne et de la France ont haussé les épaules ; les gens d'affaires ont craint

d'apercevoir trop d'intérêt russe dans la visite de Nicolas et une trop grande menace pour le capital français ; enfin les caricaturistes ont dit le dernier mot.

*L'Assiette au Beurre*, revue humoristique publiée par Veber, à Paris, depuis le commencement des hostilités transvaaliennes, crayonne l'accolade que la République Française donne à l'empereur des Russies et l'intitule : *Un baiser stérile*.

Ça dit tout.

\*\* Pauvres grands arbres !

Le froid commence, la pluie commence, le vent commence. Le vent, le fort ; la pluie, la capricieuse ; le froid, le tyran.

Les arbres serreront leurs bras pour rassurer les feuilles qui bruissent, se plaignent. Maltraités, soufflés, torturés depuis des semaines, attachés à la terre comme des hommes à la vie, ils subissent et crient, tous ensemble : " Par pitié, miséricorde ! Assez, assez, assez ! "

La pluie est sans âme, le vent est sans cœur. Les arbres se tordent, convulsionnent, se pâment, s'efforcent.

Les feuilles volent en tourbillons, comme des pensées tristes. Il y en a qui sont vertes : on les dirait toutes jeunes. Il y en a qui sont jaunes, presque blanches : on les dirait les plus vieilles. Il y en a de toutes les couleurs, de tous les tempéraments, et elles volent, tournoient, toutes, comme toutes les pensées elles volent, tournoient et tombent... Il y en a de rouges teintes de sang.

Les grands végétaux renversent leurs têtes et voient malgré eux leurs dépouilles qui se noient dans de grandes mares pleines de salissures. Epuisés de sanglots, ils s'évanouissent. Et les dernières pensées des arbres, de toutes les couleurs tombent.

— Pourquoi ? demandent-ils au ciel terne qui ne leur entend pas. Pourquoi ?

Pourquoi ?... Ecoutez, pauvres souffre-douleurs parias de la nature, grands végétaux, écoutez ce que vient vous dire cette rafale.

La rafale passe en s'esclaffant : " C'est la loi ! " Je préfère votre sort au nôtre, pauvres grands arbres !

HENRY D'ELLS

## L'ACADIE

Post certas hiemes, uret Acaius  
Ignis pergameas domos.

Mais les jours sont comptés. Ménélas est vengé.  
Et le vaste Ilion s'abîme dans la flamme.

HORACE

C'était en 1754 et les années suivantes.

En ce temps-là, Louis-le-bien-aimé rêvait une nouvelle, un plaisir nouveau ; les petits-soupers n'avaient plus l'ordre du jour ; les ministres-courtois sans oublièrent l'honneur dû à la France, à son noble drapeau. Les colonies périllicitaient et s'obscurcissaient.

La croix, décorée d'une fleur de lis et plantée par Cartier-le-Malouin sur le sol canadien voyait l'orange-prêt à fondre sur elle ; le drapeau blanc allait quitter cette terre aimée. Vainement Montcalm et Vaudreuil représentaient au cabinet de Versailles l'héroïsme de ce Canada, découvert par nos marins, exploré par nos voyageurs, défendu par nos soldats, ennobli par des actes de courage et de dévouement, glorifié par des Champlains, des La Salle, des Lemoyne, sanctifié par des prêtres et nos religieux, par des trésors de vertus, arrosé du sang de nos martyrs.

Vainement Bougainville, l'intrepide et illustre marin, venait en personne plaider la cause de cette colonie de preux chevaliers, pure de toute trahison, belle entre toutes ses sœurs par ses malheurs, sa foi et son patriotisme.

Tout était inutile—*Post certas hiemes*, les jours lui sont comptés.

Beaujeu peut mettre en déroute à Monongahela 2,000 Anglais, il peut faire mordre la poussière au

général Braddock ; *post certas hiemes*. De Montcalm peut forcer à capituler le fort Oswego, il peut battre W. Henry, lui prendre 18 pièces de canon, 15 mortiers, 4,000 prisonniers : *post certas hiemes*. Il peut, Montcalm, le noble, l'héroïque, le chevaleresque Montcalm, remporter la victoire sur Abercromby jeter le découragement dans l'âme du jeune Wolfe ; il peut, *enfin*, dans une dernière bataille, sanglante entre toutes, sur les falaises qui dominent le Saint-Laurent, blesser à mort le chef anglais ; Wolf expirant connaîtra le triomphe du Léopard ; et lui, le grand héros, le vrai patriote, apprendra sur son lit mort que le drapeau des fleurs de lis ne flotte plus sur le Canada, que Québec s'est rendu ; *post certas hiemes*. Alors, d'un trait de plume, de Choiseul sépare la fille de la mère, puis, satisfait et tranquille, il va saluer son maître Triste réminiscence ! Passons. La colonie française avait vécu.

Horace dans son ode sur Troie dit :

Et le vaste Ilion s'abîme dans la flamme.

Pour le Canada, pays au blanc manteau de neige, le feu n'eut point été pour le vainqueur une vengeance suffisante. Les Anglais, en ce point, sont des dieux avarés. Ils voulaient à tout prix être maîtres dans leur conquête, et les *pâles visages* ne plaisaient point aux triumvirs Boscawen, Mostyn et Lawrence. Ces trois hommes (deux amiraux et un gouverneur !)

Race d'Agamemnon qui ne finit jamais.

se réunirent pour extirper du cœur canadien la fidélité à la mère-patrie. Dans leur large catalogue de perfidies, ils trouvèrent un supplice nouveau. Un ordre parut, l'exécution suivit et l'Acadie fut la première frappée.

18,000 Français, religieux et patriotes, industriels et patients, habitaient alors la terre d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, au sein d'une vallée féconde où s'élevait, calme et solitaire, le village de Granpré. "Là, raconte Longfellow, le délicieux écrivain, dans les paisibles soirées d'été, quand les derniers rayons du soleil éclairaient l'unique rue du village et dorèrent le faite des cheminées, les matrones et les jeunes filles, avec leur bonnet blanc et leurs robes bariolées de diverses couleurs s'asseyaient sur le seuil de leur demeure avec leur quenouille ; et le bruit de leurs rouets et le son des navettes des tisserands se mêlaient à l'harmonie des chants de la jeunesse. Parfois, en ce moment, le prêtre de la paroisse, missionnaire vénérable, descendait lentement le long du village. Les enfants s'arrêtaient dans leurs jeux pour baiser la main vénérée qui les bénissait ; les femmes se levaient à son approche et le saluaient avec une respectueuse affection. Les laboureurs revenaient des champs, et le soleil disparaissait graduellement à l'horizon. Alors la cloche de l'église tintait l'Angelus. Là, vivaient dans l'amour de leur prochain, ces simples Acadiens, libres de toute crainte, Français d'âme et de cœur. Telles étaient les victimes choisies."

Un jour, ils furent sommés par l'autorité anglaise de se rendre sur la plage pour régler une affaire d'importance. La plupart s'y rendirent. Une légion farouche les entoura aussitôt, des vaisseaux prêts à appareiller sont là, et, sans pitié aucune, poussés comme de vils troupeaux, les Acadiens, au nombre de 7,000, sont entassés sur les navires de leurs persécuteurs. Ils furent ainsi transportés sans retard à une longue distance sur les plages des colonies anglo-américaines, n'emportant des foyers de la terre natale qu'un souvenir d'amour, de paix et de bonheur à jamais passés, et de la haine due à leurs cruels oppresseurs ; car en jetant les yeux vers leurs demeures pour un suprême adieu, ils virent l'incendie et la dévastation ruiner leur Acadie bien-aimée.

Les nobles débris de ces Messéniens modernes quittent aussitôt, dans un juste sentiment d'effroi, cette contrée de misère et de deuil, et sous la conduite d'Indiens dévoués, fuient vers les forêts, dirigeant leurs pas au midi. Dans leur attachement pour la France, ils vont à la recherche d'une terre lointaine, d'une Louisiane qu'on leur a dit être habitée par des Français, et sur laquelle flotte la bannière sans tache. Rien n'arrête leur courage. Ils traversent des montagnes, ils franchissent des rivières, ils couchent au

sein des marais, ils séjournent pendant un hiver entier parmi des sauvages, et ceux-ci respectent d'aussi grandes infortunes, les assistent souvent et toujours leur laissent un libre passage. Le guerrier rouge baissait la pointe de sa flèche : " Paix, disait-il, paix aux voyageurs dans la vallée des larmes ; tuer son ennemi, c'est bien ; mais le priver des ossements de ses pères ! le Grand-Esprit le défend ". Le tomahawk de combat restait à terre, tandis que le calumet de paix circulait dans les groupes d'exilés. Enfin ce long voyage eut un terme ; par une matinée d'automne, la Nouvelle-Orléans vit la levée et la place publique se couvrir de ce peuple éploré. Avec cette tendresse fraternelle, apanage de tout enfant de la France, sous la noble impulsion de M. Kerlerec, tous les habitants accueillirent ces proscrits et ces confesseurs de la fidélité. Jamais la charité ne fut mieux inspirée, et jamais aussi elle ne se montra plus abondante dans ses largesses. On leur fournit des outils aratoires, des semences, des vivres et des vêtements Sur leur désir, le gouverneur alloua un morceau de terrain à chaque famille ; ils choisirent les rives plantureuses du Mississipi au dessus de la côte des Allemands, jusqu'à Bâton-Rouge et Pointe-Coupée.

En mémoire de leur patrie première, ils donnèrent à ces domaines le nom d'Acadie (1754-1759). Ainsi la Louisiane leur offrit un asile, une consolation, des mains ouvertes et des cœurs de frères. Pour eux, ils lui donnèrent une population saine, belle et forte, des caractères virils, des hommes de talents, des citoyens zélés pour le bien et la vertu. S'installant immédiatement, ils creusèrent de nouveaux sillons, et se firent un foyer nouveau. Désormais, conservant toutes les traditions de leurs pères, l'ordre, le travail et la foi, avec leur antique devise : " Fais ce que dois, marche ton chemin ", ils ajoutèrent cette maxime : Mon âme à Dieu, ma vie à la Louisiane ! Ses joies seront leurs joies ; ses douleurs, leurs douleurs. O'Reilly, le vindicatif Espagnol de 1769, et Jackson l'impétueux et bouillant général américain, en 1815, les virent à l'œuvre. Plus tard, sous Grant le radical et Sheridan le sabreur, les fils de la côte d'Acadie n'ont point dégénéré. A tous les représentants de la force et du pouvoir brutal, l'Acadien oppose sans cesse cette constance et cette résignation de l'opprimé, qui calment seules la violence des maux qu'on ne saurait changer.

R. DE SENNEGY.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

M. ELZÉAR ROY

Je l'ai connu, il y a bien des années de cela. Il était, alors comme aujourd'hui, l'homme à la physionomie franche, aux manières correctes. La correction, c'est légendaire chez lui.

Dans ce temps-là,—et il n'est pas nécessaire que M. Roy soit au moins un vieillard pour justifier cette expression,—dans ce temps-là, dis-je, il sortait du collège Saint-Laurent, où il s'était fait remarquer par ses talents artistiques.

Mais, comme, il y a six ou sept ans, des dispositions ou même de réels talents artistiques ne suffisaient pas pour faire vivre un homme, M. Roy eût tôt fait de faire de l'œil à Thémis et de se faire recevoir avocat.

Je ne dirai pas que trois années de tête à tête avec le code et ses articles assez peu enthousiastes, ont tué l'artiste, chez M. Roy.

Au contraire, il me semble que sans lui enlever ses connaissances artistiques, toute la logique du législateur eût une heureuse influence sur le caractère de M. Roy. Son caractère s'est trouvé pondéré, ses enthousiasmes peut-être un peu plus calculés, mais à coup sûr, plus efficacement pratiques.

Où l'artiste aurait risqué follement une entreprise intervenait le penseur, l'aviseur légal.

Tel est, en deux mots, mon ami M. Elzéar Roy, le régisseur sage et dévoué de notre comédie française. Il a des états de service.

N'est-ce pas lui qui, il y a trois ans révolus, fonda et maintenait, à travers des difficultés sans nombre, les Soirées de famille, qui devaient faire éclorre un jour au soleil de l'art, les artistes de notre troupe nationale, nos étoiles de demain ?

M. Roy a été à Paris, où il a observé, étudié sur le vif et là, il a choisi un répertoire capable d'alimenter pendant longtemps notre scène nationale.



Photo Lapres & Lavergne.

M. ELZÉAR ROY

Que vous dirais-je de plus. Que M. Roy est jeune que c'est un homme affable, que l'avenir lui sourit, tous les clichés, enfin ?

Le public me dispensera de cette corvée, car M. Roy est un homme très connu, et ce n'est pas la première fois que les journaux s'occupent de sa personne.

De concert avec M. Ledoux, il mérite des félicitations sincères, pour la tâche entreprise.

GUSTAVE COMTE.

LES MÉTIERS EN QUATRAIN

LE FORGERON

L'occasion est souvent volage  
Il faut la saisir au passage,  
Et comme le bon père Michaud :  
Battre son fer quand il est chaud.

LE MUSICIEN

Je fais danser fille et garçon,  
Je suis un bien joyeux compère,  
Je ne céderais pas mon violon  
Pour tous les trésors de la terre.

LE TYPOGRAPHE

C'est sur moi que l'écrivain fonde  
Ses desirs de célébrité,  
Car c'est moi qui révèle au monde,  
Du cerveau la fertilité !

LE TONNELIER

Les raisins sont de si bons fruits,  
Que je serais bien bête, en somme,  
De ne pas goûter les produits  
Que je m'escrime à mettre en tonne.

LE MENUISIER

Que fait le fils du charpentier ?  
Disait un impie plein d'orgueil,  
Mon cher, ne soyez pas si fier :  
Il rabote votre cercueil.

LE BOULANGER

Maman, disait petite Rose,  
Quelle est la plus utile chose ?  
Le " Pater," nous le dit bien  
Ma fille, c'est le pain quotidien.

## EN VOYAGE

(Suite)

## ANVERS

Anvers se divise en deux villes bien distinctes, l'ancienne, dans laquelle nous retrouvons les vestiges des civilisations espagnoles et flamandes, et la nouvelle, avec ses larges rues et ses boulevards, qui lui donnent un faux air de Paris ou de Bruxelles.

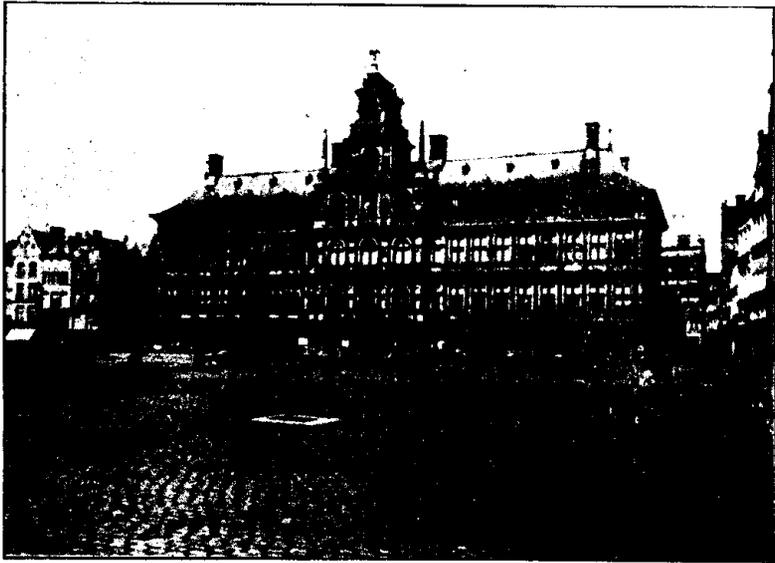
La ville par elle-même est fort belle, soit que nous parcourions les petites rues tortueuses, toutes pleines des souvenirs d'autrefois, ou que nous prenions place aux terrasses des cafés modernes qui bordent les grands boulevards. Tout ici respire la plus franche gaieté, le mouvement est considérable, et la foule, parfois joyeusement bruyante, donne à la ville un aspect tout-à-fait caractéristique.

La vie n'y est pas chère et le voyageur peut sans grands frais y passer quelques jours ; du reste, je ne saurais trop recommander aux touristes canadiens de s'y arrêter.

Au point de vue architectural, Anvers possède un grand nombre de souvenirs des écoles flamandes et espagnoles. Cependant, depuis quelques années, la ville perd, au profit du confort moderne, l'aspect original que lui accordait l'aspect pittoresque des habitations du temps passé. Le pic et la pioche du démolisseur détruisent petit à petit ces hautes maisons à pignons ou à façade en bois à étage surplombant.

Le touriste peut toujours admirer quelques-unes de ces vieilles maisons d'autrefois, dont quelques-unes datent du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Citons entre autres l'Hôtel du Doyen, Place Verte, la maison du peintre, Zégers, Place de Meir, la maison de Rubens, rue de l'Empereur. Enfin, sur la



HOTEL-DE-VILLE

Grande Place, nous voyons la maison d'été de Charles Quint, cette habitation ayant été habitée par le grand Empereur.

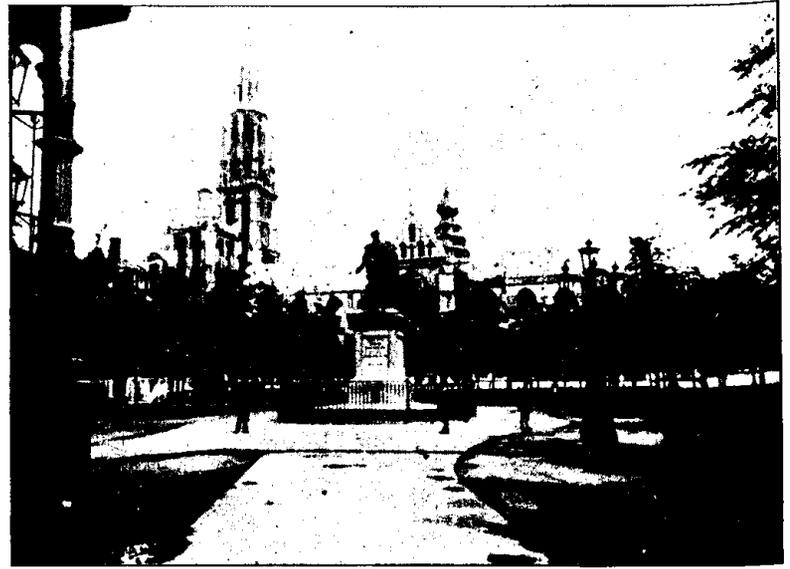
A part les rues et les boulevards, nous avons à Anvers de superbes places publiques, des squares et des parcs.

La Place Verte, aussi nommée Place Rubens, occupe à peu près le centre de la Ville. Comme ensemble la Place Verte est surtout de style moderne. Elle est encadrée par de vastes édifices, magasins, hôtels et cafés, qui lui donnent une apparence des plus parisiennes. Au centre, nous voyons la statue de Pierre Paul Rubens, œuvre magistrale due au ciseau du sculpteur Geefs. L'illustre chef de l'école flamande est représenté en costume d'ambassadeur et ayant à ses pieds les attributs de la peinture.

Dans le fond de la place, on voit s'élever la masse imposante de la cathédrale Notre-Dame. Cette église, construite en style romano-ogival, est dédiée à une Vierge miraculeuse, dont la pieuse légende remonte à l'origine de la cité, et dont la statue s'élevait à l'endroit occupé par le vaste monument. C'est en l'année 1352, que le patricien Aleyns en posa la première pierre. La tour mesure 123 mètres, elle a donc huit mètres de plus que celle de Strasbourg, réputée à tort comme la plus haute qui existe. Il y a 622 marches à gravir pour arriver au sommet. Le vaisseau de l'église a 117 mètres dans l'œuvre, 63 mètres de large aux transepts, 62 mètres aux nerfs ; le corps, partagé en sept travées ou arcades, est soutenue par 125 colonnes. Je reviendrai, du reste, sur la description de cette superbe cathédrale, qui au point de vue artistique mérite de faire l'objet d'un chapitre spécial.

Non loin de la Place Verte nous voyons la Grande Place ou Place de l'Hôtel de Ville.

La maison communale d'Anvers date de 1560, et les plans furent dressés par l'architecte Floris. L'Hotel de Ville est le premier monument élevé à Anvers dans le style Renaissance. Il impose par sa masse : la forme est celle d'un quadrilatère. Le même style sur les quatre façades, qui se composent d'un



PLACE VERTE

soubassement en marbre rouge, surmonté de deux étages et d'un attique. Au milieu de la façade principale, s'élève un avant-corps d'une rare élégance, au frontispice duquel, dans une niche, une statue de la Vierge a remplacé celle du légendaire *Salvius Brabon*, au milieu d'allégories payennes. Plus bas, dans les niches latérales, les statues symboliques de la Sagesse et de la Vertu.

Dans les salles, nous voyons des tableaux remarquables, mais la plus belle de toutes est la salle du Magistrat, ou *Salle Leys*, dont les peintures faites, par Henry Leys, rappellent les faits principaux de l'histoire de la Ville.

La Bourse d'Anvers offre ceci de remarquable, c'est qu'elle devint le type des édifices ayant la même destination et qui finirent par s'élever dans les centres mercantiles au monde entier.

La Bourse fut tout d'abord construite en 1531, mais fut deux fois ravagée par des incendies ; celle que l'on voit maintenant date de 1873. Au point de vue architectural, l'édifice affecte le genre espagnol ou mauresque, l'ensemble est très original et d'un très grand effet. Les galeries, découpées à jour, font l'effet de dentelles s'enroulant autour des rinceaux et arcs-boutants.

Sur la Place de l'Hôtel de Ville, on voit un étrange monument, qui n'est en réalité qu'un souvenir élevé à une vieille légende anversoise.

Un géant, du nom de Hans, semait la terreur dans tout le pays et obligeait les habitants de payer un tribut ou sinon il leur coupait la main.

Un jour, un chevalier attaqua le géant, délivra le pays du tyran et, après l'avoir tué, lui coupa la main qu'il lança triomphalement dans l'Escaut.

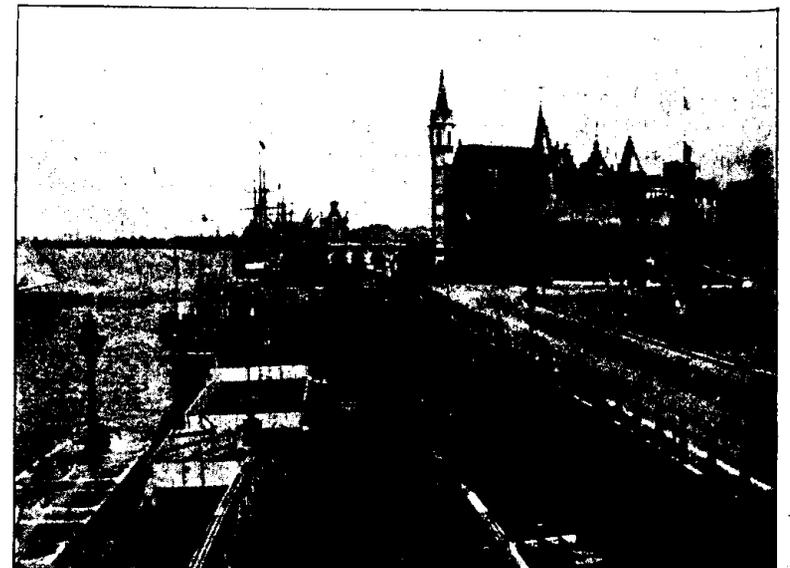
Parmi les autres monuments d'intérêt de haute archéologie, citons le Steen, ancien fort d'Anvers, construit vers 885. Cette antiquité, restaurée par la sollicitude de la ville et du Gouvernement, est aujourd'hui transformée en musée d'antiquité.

Du reste, Anvers est très riche en musées, et je citerai en passant le superbe musée de peinture et de sculpture, qui est un des plus intéressants qui existent.

La prospérité matérielle d'Anvers au moyen-âge avait développé chez les habitants le goût du luxe, en même temps que le libre essor du génie mercantile.

Par le concours favorable des circonstances, la ville était devenue un vaste foyer rayonnant de progrès ; une pépinière d'hommes distingués répandant en Europe l'éclat de leur nom et les primeurs de leur travaux intellectuels.

Au XV<sup>e</sup> siècle les Ducis, les Van Ockeghem et Josquin Desprez avaient introduit l'art musical en France. Hubert Waelrant, le créateur de la gamme



L'ESCAUT

musi  
mier  
Mus  
L'  
temp  
inver  
on ci  
mobi  
der C  
prim  
Kost  
typo  
Au  
une  
peut  
tions  
au b  
table  
M  
Mem  
pléa  
Brug  
merc  
que  
U  
dans  
fait  
Mets  
pos  
est u  
lui p  
nos  
Ce  
sou  
de l'  
mort  
D  
d'An

Q  
Eve  
cette  
ne c  
fut l  
A  
univ  
Gore  
du l  
à-din  
tale  
Il  
sout  
le b  
quai  
et E  
de s  
ceau  
J  
poin  
prim  
fure  
Mar  
où il  
avai  
sel-  
astr  
plan  
nien  
dut  
dési  
U  
tent  
parl  
emp  
Eve  
notr  
des

musicale ; André Pevernagis, l'organisateur des premiers concerts, étaient tous sortis de l'école de Musique d'Anvers.

L'art typographique existait à Anvers bien longtemps avant la date assignée comme étant celle de son invention ailleurs. Dans un acte authentique de 1417, on cite Jean de Printere et les presses à caractères mobiles de Jean Latius en 1446, et de Mathieu Van der Goes, en 1472, livraient dès lors des éditions qui priment les travaux de Gutenberg et de Laureus Koster, considérés à tort comme les promoteurs de la typographie.

Au milieu d'une population mercantile enrichie, où une noble émulation artistique créait des Mécènes, peut-on s'étonner de rencontrer les premières expositions publiques des Beaux-Arts ? Dès le XVe siècle, au bazar de Notre-Dame, on exposait en vente les tableaux et sculptures d'artistes en renom.

Mais Anvers ne possédait pas encore d'École. Memling, Roger et les Van Eyck formaient une pléiade rayonnante à la cour ducs de Bourgogne, à Bruges. Le jour où cette ville perdit sa fortune commerciale, Anvers, sa rivale, en hérita, en même temps que de sa gloire artistique.

Un artiste de Nuremberg, le célèbre Albert Durer, dans une relation de son voyage à Anvers, en 1518, fait connaître les artistes les plus en renom : Quintin Metsys, Joachim Patinir et Luca de Leyde. A propos de ce dernier, il fit la remarque : " Maître Lucas est un petit homme originaire de la Hollande. Durer lui paya deux sous une eau-forte, l'Espiegle, qui, de nos jours, vaut cinq cents dollars.

Ce détail donne à réfléchir et démontre que bien souvent, même presque toujours, les grands maîtres de l'Art eurent dans leur vie bien peu, et après leur mort beaucoup de gloire.

Dans le prochain numéro, l'art flamand et les églises d'Anvers.

Dr JÉHIN-PRUME.

(A suivre)

## LE PREMIER LANGAGE HUMAIN

Quelle fut la langue dont se servirent Adam et Eve ?... Les savants ont noirci bien du papier sur cette question, mais sans y répondre. Chacun d'eux ne craignit pas de prétendre que sa langue maternelle fut le langage primitif du genre humain.

Ainsi, pour les rabbins juifs, la première langue universelle est le samaritan, tandis que selon Jean Goropius, qui publia, à Anvers, en 1569, les *Origines du langage*, nous devons considérer le cimbrique, c'est-à-dire l'ancien flamand, comme la langue fondamentale où prirent racine tous les dialectes du globe.

Il naquit en Basse-Bretagne plusieurs érudits qui soutiennent que le langage primitif fut exclusivement le bas-breton. L'un d'entre eux, Le Brigant, expliquait de la façon suivante l'étymologie des mots *Adam* et *Eve* : Ayant mangé la pomme fatale, Eve manqua de s'étrangler ; Adam lui cria : *A tam !* (Quel morceau !) A quoi elle répondit : *Ev !* (Bois !)...

J.-E. Erro, un savant espagnol, ne se contenta point de publier, en 1806, un alphabet de la langue primitive en Espagne, afin de prouver que les Basques furent les premiers habitants de l'Europe ; il édita, à Madrid, en 1814, un in-quarto, *El Mundo Primitivo*, où il soutint que, non-seulement les savants basques avaient coordonné le système du mouvement universel—comprenant, sous une seule loi, le cours des astres aussi bien que la végétation des moindres plantes—longtemps avant les Egyptiens, les Babyloniens, et même le Déluge, mais encore que le basque dut servir à Adam, dans le Paradis Terrestre, pour désigner toutes les choses qui l'entouraient.

Un autre savant, André Kempe, à moins de prétentions. Il affirme dans ses doctes ouvrages, qu'on parlait trois langues dans le Paradis Terrestre : Dieu employait le suédois, Adam s'exprimait en danois et Eve lui répondait en français. Il faut avouer que notre langue n'occupe pas, en cette occasion, une place des moins considérables ; en qualité de Français,

nous devons nous montrer d'humeur galante, et nous déclarer pleinement satisfaits.

Les Persans soutiennent aussi, qu'il se parlait trois langues au Paradis Terrestre. Adam et Eve se servirent du persan, le langage de la poésie et de l'amour ; le serpent usa, pour les tromper, de la langue persuasive par excellence, de l'arabe ; tandis que l'ange Gabriel, après avoir vainement employé, pour se faire obéir, le persan, puis l'arabe, dut recourir au turc, qui convient, paraît-il, on ne peut mieux au commandement et à la menace.

Nous pourrions multiplier les exemples ; contentons nous de renvoyer les lecteurs curieux de connaître la langue d'Adam, celle de Noé, et même celle des anges à un intéressant in-octavo, *Synopsis universæ philologie*, que Godefroi Henselius publia à Nuremberg en 1741.

Du reste, Voltaire a mis d'accord tous les auteurs de ces suppositions étranges, en déclarant qu'il n'y eut point, à proprement parler, de langue primitive, et voici en quels termes :

Chaque espèce à sa langue. Celle des Esquimaux et des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive et d'alphabet primitif que de chênes primitifs, et que d'herbe primitive...

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris et des exclamations ? les petits enfants disent d'eux-mêmes *ha ha*, quand ils voient un objet qui les frappe : *hi hi*, quand ils pleurent ; *hu hu*, *hou hou*, quand ils se moquent ; *aié*, quand on les frappe ; et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte Psamméticus, ce qui n'est pas un mot égyptien fit élever pour savoir quelle était la langue primitive ; il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier : *bec bec*, pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfants que le croisement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens, tiens, prends, tais-toi, approche, va-t'en* : ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien, mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudiments informes, il y a un chemin immense pour arriver à la Syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce mots *viens*, il faut parvenir un jour à dire : " Je serais venu, ma mère, si, en accourant vers vous, je n'étais pas tombé à la renverse, et si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche."

Il est assez vraisemblable, en effet, que les premières paroles humaines n'ont été que des sortes de cris, et qu'il a fallu des siècles et des siècles de lente civilisation pour que l'être humain pût enfin parvenir à coordonner des phrases qui exprimassent des idées.

Et cependant, il n'est pas d'hypothèses saugrenues que n'ait suscité ce problème philologique. Nous citerons, pour terminer, une explication de ce même Jean Goropius, dont nous venons de parler : ayant constaté que le mot *sac* se retrouve dans la plupart des langues, en hébreu *sak*, ainsi qu'en chaldéen et en turc, en celtique *sac*, en teuton *sach*, en grec *sakkos*, en latin *saccus*, en goth *sakk*, en anglo-saxon *sac*, en allemand *suck*, comme en anglais, en danois, en flamand ; en italien *sacco*, en espagnol *saco*, en français *sac*, etc... Goropius en tire cette merveilleuse conclusion, qu'au moment de la confusion des langues, pendant la construction de la Tour de Babel, aucun ouvrier, en quittant son travail, n'oublia son sac...

MAURICE LENOIR.

## UN AMOUR

Et sous les grands et majestueux saules qui bordent les capricieuses allées du jardinet, protégeant de leurs ramures des fleurs innocentes, au calice encore faible, Angéline et Oswald, la main dans la main, les yeux dans les yeux, se promirent un amour éternel, scellant ce pacte d'un long baiser, dernier aveu d'amour.

Elle, Angéline, cette brunette aux fins sourires, aux allures dégagées et souples, aux yeux moqueurs, avait su, par ses charmes, attirer à elle ce beau grand blond, à l'air timide, qu'on appelait Oswald. Et depuis trois ans déjà, on les voyait toujours ensem-

ble, souvent sous la ramure ou cheminant d'un pas tranquille, en murmurant des phrases qui faisaient flotter sur leurs lèvres des sourires joyeux. Et le monde, en les voyant ainsi répandre le bonheur, les aimait tout de suite, satisfait de cette amitié et souriant à leurs sourires.

Un jour, pourtant, un nuage sombre, troubla ce bonheur, un deuil irréparable s'abattit sur eux. Un incendie considérable détruisit les vastes usines dont Oswald devait hériter, et sous les cendres encore chaudes de ces bâtisses, on trouva, quelques heures après, les os calcinés du père d'Oswald.

Puis, sa mère, à la suite de ce malheur, fut aussi très malade et, durant les quelques mois de sa maladie on avait vu souvent, très souvent, Oswald et Angéline, passer des nuits entières près de cette femme au teint pâle, aux yeux cavernes, qui ressemblait plus à un cadavre qu'à un être vivant. Et durant ces longues nuits, tous deux, penchés sur le chevet de la malade, ils avaient pleuré ensemble, et les larmes qui s'échappaient de leurs paupières rougies roulaient comme des perles sur les draps blancs du lit, futur suaire de cet être chéri qu'on appelle Mère.

A présent, depuis deux mois déjà, la mère d'Oswald repose en paix près de son mari, dans un coin du cimetière, sous les fleurs et les pleurs qu'Oswald et Angéline vont déposer ensemble sur la terre qui recouvre deux êtres inoubliables.

Et sous les grands et majestueux saules qui bordent les capricieuses allées du jardinet, Oswald et Angéline, mêlant leurs caresses à celles des feuilles et leurs voix aux chants des oiseaux, tous deux se jurèrent fidélité, sur la croix de bois noir où gisait le Christ.

Et durant les deux années qu'ils furent séparés l'un de l'autre, Oswald et Angéline vivaient dans le souvenir et l'espérance, Lui dans sa chambrette à l'étranger, marchant courageusement vers la gloire ; Elle au Canada, sous les saules, rédigeant un billet, une lettre, qui amènerait une réponse, tout en ranimant un courage qui, quelques fois, défaillait devant les échecs de ceux qui cherchent l'argent.

Un matin, à l'heure où Oswald relisait ces missives parfumées, le facteur ouvrit la porte et mit dans les mains tremblantes d'Oswald deux missives, une dont l'écriture fine et allongée lui était connue, l'autre bordée de noir.

La missive à écriture fine était un suprême adieu d'Angéline. Blessée dans un accident, elle allait expirer bientôt, ne pouvant pas même revoir celui pour qui elle vivait. Au moins, elle lui écrivait, jusqu'au dernier moment. " Et vous, disait-elle, qui restez sur la terre, si vous m'oubliez... au moins... priez pour moi... et lorsque... Je meurs. Adieu ! Oswald !..."

" ANGE..."

— Ange, oui c'est un ange, dit Oswald, à travers un sanglot, lorsqu'il eut ouvert la lettre aux rebords noirs qui lui annonçait la mort de sa fiancée.

Et, serrant ces deux fatales lettres sur son cœur, il jura à haute voix, devant la croix de bois noir, qu'il n'oublierait pas et qu'il prierait.

Et depuis ce temps, chaque année, on voit, dans le cimetière de Sainte-G..., un moine qui vient seul, les pieds nus et la tête découverte, portant à ses côtés un crucifix de bois noir, prier sur une tombe et pleurer sur l'autre.

A. ALLAIN.

Joliette, 1901.

Jeune, on est riche de tout l'avenir que l'on rêve ; vieux, on est pauvre de tout le passé qu'on regrette. — P. ROCHÉPÈRE.

On reprochait à une femme qui venait de perdre son mari, après une union longue et heureuse, de ne faire aucun étalage de son chagrin, et de ne manifester que négligemment au dehors le deuil qui lui remplissait le cœur. " C'est, répondit-elle, que je ne songe pas à me remarier jamais. " — ALPHONSE KARR.

## SILHOUETTE LITTÉRAIRE

ANTONIO PELLETIER

A l'occasion du récent départ de M. Antonio Pelletier, assistant à la rédaction de notre journal, et avec qui les jeunes — spécialement — ont eu affaire, nous donnons ce qui suit. Nous croyons savoir de source certaine que M. Pelletier fera une conférence à la salle de l'Union Catholique, 116, rue Bleury, le 27 octobre.

Le lecteur comprendra facilement toute la difficulté de ma tâche, quand il saura que M. Antonio Pelletier, de qui j'ai à l'entretenir un moment, est un ami, et qu'il me répugne naturellement de manier l'encensoir. Ce petit instrument du culte que, malheureusement, depuis quelque temps, on tente d'"acclimater" à l'atmosphère peu recueillie du cénacle littéraire, à mon humble avis, balafre plus souvent le front des officiants qu'il ne l'aureole. Certes, nul plus que moi, et nul aussi avec plus de plaisir et de sincérité de cœur, ne s'inclinerait devant le vrai mérite, surtout publiquement, si mon admiration justifiée devait en provoquer de semblables. Le malheur, c'est qu'on débite les flatteries à pleines phrases et sans discernement aucun. Un compliment ne plaît réellement à une personne que si celle-ci, avec une légitime fierté, croit l'avoir justement mérité. Autrement, et fût-on même de bonne foi dans cet art qui consiste à assommer les gens à coups de flatteries, on risque de passer pour aussi imbécile que celui qui les gobe orgueilleusement — et plus sottement. D'ailleurs, la valeur réelle n'aime pas qu'on l'encense : elle est modeste.

Aussi, je me rassure un peu, en me plaisant à croire que M. Pelletier n'est pas de ceux qui se laissent griser jusqu'à l'asphyxie sans protester, et qu'il ne m'en voudra pas si j'ose lui parler ici comme je le ferais dans l'intimité. LE MONDE ILLUSTRÉ est un journal où l'on peut livrer sa pensée telle qu'on la conçoit, sans trop craindre les médisants ou les esprits felleux qui, souvent, ne nous lisent que pour découvrir un sujet à récriminer, à émettre des paradoxes plus ou moins spirituels ou à se moquer. Nous sommes un peu en famille, n'est-ce pas, lecteurs ?

\* \*

Physiquement — de même, d'ailleurs, qu'intellectuellement — M. Pelletier est ce qu'on appelle, en terme de bonne camaraderie, un *type*.

Ne voyez derrière ce mot nulle pensée irrespectueuse ou folâtre.

Ce qu'on remarque d'abord chez lui, ce qui accroche le regard, c'est sa tête. Je crois qu'un homme qui attire l'attention par cette partie du corps, une des plus indispensables, n'est déjà pas un être banal. Cette tête, il la porte fièrement campée sur deux épaules solides : elle tend constamment au ciel. Il y a de l'espoir, de l'au-delà, sous cette chevelure savamment ébouriffée à la Richepin, et dont les boucles semblent se crispier en un mutuel effort, comme pour contraindre quelque pensée toujours en mal d'éclosion à retarder sa naissance au jour du cerveau. La tête de mon confrère demeure à l'état de souvenir lucide dans l'esprit de celui qui l'a une fois aperçue, fut-ce au sein d'une assemblée de dix mille personnes, aux chefs tous plus étranges les uns que les autres.

M. Pelletier, à quelqu'un qui lui demandait pourquoi les littérateurs portent ordinairement les cheveux longs, répondait : "C'est parce qu'ils n'ont pas le moyen de payer le coiffeur !"

La réplique a du bon, mais elle n'est pas sérieuse.

Combien de personnes — de dames surtout — ne consentent à laisser tomber les illusions de leur cœur qu'avec leur dernier cheveu ! Ainsi, peut-être, des littérateurs, et sûrement des poètes ; et puis, la renommée d'un écrivain ne tient parfois qu'à un cheveu, c'est le cas de dire : gare la calvitie !

Les yeux de la tête en question vous regardent bien en face, ils sont francs comme l'âme qu'ils reflètent ; et quand même M. Pelletier les endeuillerait de lunettes noires, ils verraient encore tout en rose. C'est dire que mon confrère est d'un caractère charmant, enjoué ; qu'il est content de vivre de cette vie dont

nous, les misanthropes, ne sommes jamais satisfaits, et qu'il n'envie pas grand'chose.

Or, ne presque rien envier, c'est être heureux.

D'un cœur vaste, ouvert à la franche amitié, affectueux et s'apitoyant à la douleur, sensible à toute manifestation de sympathie vraie, M. Pelletier est un ami précieux à l'âme naturellement triste, parce qu'il est gai d'une gaieté très communicative, et bon sans le moins du monde s'en douter. Il donne une parole tendre et se délecte du sourire reconnaissant que lui a valu ce sentiment du cœur, exprimé doucement. L'homme est digne de toute considération, l'écrivain des meilleurs encouragements.

Les jeunes écrivains de ce journal se sont vite rendus compte de l'affection toute particulière que leur a vouée M. Pelletier. Il a mis à leur disposition, avec la seule idée de leur faire du bien, une de ses qualités les plus précieuses : son dévouement à la cause littéraire des débutants, ne se souciant pas des ennuis personnels que cela pourrait lui apporter, et chargeant sur ses épaules la responsabilité plus lourde de pousser indistinctement dans la carrière tous ceux qui se croient capables de manier la plume assez habilement. Les jeunes devront lui être reconnaissants d'avoir volontairement, pendant la grande partie de ses vacances habituellement passées à contempler les beaux levers de pourpre et les sublimes couchers d'or



Photo J.-A. Dumas

ANTONIO PELLETIER

des larges horizons campagnards, enchaîné son âme, qui a des velléités de poète, aux charmes plus que douteux de notre ville poussiéreuse et haletante. Ce détail complète bien l'analyse du caractère de M. Pelletier, ami et confrère.

Parlons maintenant de l'écrivain.

\* \*

M. Pelletier a plusieurs cordes à son arc. Tour à tour prosateur et poète ; auteur d'articles badins ou sérieux, philosophiques ou simplement littéraires, la prose semble son élément familier, au sein duquel il se sent le plus à l'aise, où il est le plus lui, tout en y mettant un brin de poésie, j'oserais dire de coquetterie.

Lisez cet extrait d'un article publié dans *Le Saint-Laurent*, journal auquel M. Pelletier collabore parfois ; ces quelques lignes le peignent bien :

Vous me demandez ce que je fais ? Peu de chose, assurément, si rêver est peu de chose.

En effet, que peut faire un étudiant en vacances, sinon rêver ?

Ce mot *rêver* paraît vide de prime abord ; mais, rêver, qu'est-ce donc ? C'est ce souvenir d'hier ; c'est penser à demain ! Hier, le passé, c'est l'ami qui n'est plus, la main caressante qu'on a éreinte avant le départ, la lèvres qu'on a goûtée, la personne qu'on aimait

et qui ne pense peut-être pas à nous — et que nous aimons toujours. Hier, c'est l'infidélité, la fuite des choses, l'absence, c'est la disparition, le néant ; hier, hélas ! c'est hier... malheureusement !...

Et rêver, c'est revoir cela dans son âme.

Rêver, aussi, c'est voir demain. Demain, l'incertitude, le point noir au fond de l'horizon qu'on croyait ensoleillé ; c'est le rayon d'espérance, au moment où la tempête semblait venir, effrayante. Demain, c'est l'ami qui retrouve son ami, la fiancée qu'enlace son amant après un long voyage, c'est le cœur qui trouve un autre cœur fait pour lui. Demain, c'est peut-être la désespérance ; demain, c'est peut-être aussi l'espoir.

La prose de M. Pelletier n'est pas toujours aussi poétique, puisqu'il est parfois philosophe et que l'austérité de la pensée marque son cachet de froide monotonie au style ; tout de même, j'estime beaucoup plus M. Pelletier prosateur que poète ; la forme naturellement raisonneuse de sa pensée se prêtant mal aux conceptions idéales.

Mon confrère est, en littérature, ce qu'est en politique un républicain-révolutionnaire. Il diffère d'opinion avec l'auteur de cet article qui, lui, est de cœur royaliste — d'autres diront arriéré — par conséquent conservateur. Si je ne désapprouve pas toujours systématiquement un écrivain qui ose des expressions comme celles-ci : *ausculter le mystère, s'écrouler dans la naïveté, j'en parle de source*, etc., je ne puis m'empêcher d'ébaucher une grimace. M. Pelletier vise à l'originalité ; j'aurais tort de l'en blâmer. L'originalité est le signe certain de vocation en littérature ; mais je crois que l'on naît original, comme l'on naît poète. Il ne faut pas confondre l'originalité avec l'étrangeté, qui a le plus souvent pour caractéristique l'exagération, et qui tend à embarrasser la langue française, si claire, d'éléments troubles et baroques. Mais, il ne faut jamais reprocher à qui que ce soit une expression qui pourrait paraître se prêter à la moquerie, si cette expression rend intégralement la pensée.

En somme, M. Pelletier a un style personnel, qui, pour n'être pas toujours aussi simple qu'il le devrait, ne se laisse pas moins lire avec plaisir. Sa pensée marche de pair avec le bon sens — elle est élève des Jésuites — et chacune s'enchaîne à la précédente sans liens trop apparents. M. Pelletier connaît bien ses auteurs philosophes et ne s'en laisse pas imposer par une objection — qu'elle soit de Spinoza ou de Hegel. Il a encore ses deux années de philosophie dans la tête.

Mon confrère est aussi confrencier de talent — je vous ai dit qu'il cumulait plusieurs fonctions — et son début dans ce genre de littérature lui a valu de flatteuses appréciations. Il avait à parler du cœur humain au point de vue physiologique, et nous a décrit, en phrases simples et claires, au moyen de métaphores s'adaptant bien au sujet, le fonctionnement de cet organe propulseur de vie. Afin de montrer à son auditoire qu'il connaissait aussi le cœur humain autrement que comme principal organe de vie, il débutait ainsi :

Je viens vous parler du cœur. Le cœur ! Cœur de femme : labyrinthe charmant ! Cœur d'homme : je ne puis dire, car on ne se connaît pas soi-même ! Le cœur, chez l'un et chez l'autre, source des maux les plus grands comme des joies les plus infimes, des bonheurs immenses et des moindres peines. Le cœur ! instrument de vie ou de mort — organe sensible — "lyre facile à toutes les vibrations ; vibrations aiguës, rudes et fausses ou vibrations mélancoliques, tendres, caressantes, divines. Le cœur ! Le cœur qui hait, le cœur qui aime !

Jetez les regards autour de vous, Mesdames et Messieurs, et derrière ces figures de marbre qui, ce semble, ne disent rien de tendre à l'âme, vous verrez toujours la présence d'un cœur qui se trahit par l'action. Qui a le cœur plus vaste et plus franc qu'un militaire, et qui en même temps l'indique moins par son dehors de glace ?

Ou encore, au fond de ces prunelles limpides, calmes et rêveuses ou agitées et chaudes d'ardeur printannière, au delà de ces regards bleus ou noirs, ou bruns de jeunes filles, ne voyez-vous pas son cœur à elle : son beau, son bon petit cœur qui bat avec grâce et gentillesse comme l'aile d'un papillon ! Ce cœur se dévoile de mille manières diverses. Ne l'avez-vous pas vu dans un sourire qui se moque ou dans un soupir qui caresse, dans une physionomie ardente et tout en éveil ou dans un profil fier et imposant, dans une

stature  
vous at  
dans un  
pas vu  
plains c  
comme  
âme ser  
bien fa  
d'élite  
les plus  
délicate  
d'un co  
cœur q  
plutôt c  
leur à n  
mosphè  
jeune fi  
jonnait  
jamais  
Dites  
encore  
assez ra  
bonne r  
brine :  
ses mou  
pâlies,  
parfum  
Cœur  
file ! J  
parvies  
voe gra  
bonté, c  
M. P  
métier,  
émises  
chair, t  
humain  
homme  
comme  
Comm  
plaisir  
Fresse e  
ment.  
briand e  
t-on qu  
prose, s  
tellem  
on de le  
M. Pell  
de ses n  
Son v  
modern  
nous lui  
Ici se re  
d'esprit  
que. M  
mauvais  
ment—l  
le libre-  
Parmi  
rons :  
Du be  
Emp  
Et les  
Mél  
Vos p  
Pour  
La nu  
Jetté  
Le ro  
Aban  
Les p  
Sont  
Qui fa  
Le ba  
Et qu  
C'est  
Menti  
vue, etc  
Mais,  
ne vise  
donnait  
plus la v  
frison.  
M. Pe  
mais le

# Valse Automnale

PAROLES ET MUSIQUE DE JEAN-EUGÈNE MARSOUIN

*A celle qui aime le bruit des feuilles sèches.*

*Moderato 1<sup>re</sup> di Valse*

Viens, par le brun sentier Va-ga-bon-  
der mi-gnon-ne. Par ce beau jour d'au-  
tom-ne Al-lons, nous a-mu-  
ser! Pro-fé-tons ma Mu-set-te-  
Des der-niers jours de fé-te-  
Qu'un so-ueil gé-né-reux Pro-cure aux  
a-mou-reux.

I

Viens, par le brun sentier  
Vagabonder, Mignonne,  
Par ce beau jour d'automne,  
Allons nous amuser.  
Profitions, ma Musette,  
Des derniers jours de fête,  
Qu'un soleil généreux  
Procure aux amoureux.

II

Viens, dans le bois jauni,  
Avant que l'hiver sombre,  
Jette sur lui son ombre  
De tristesse et d'oubli.  
Dans la forêt sonore  
Allons courir encore,  
Et faire nos adieux  
A ses chanteurs joyeux.

III

Une dernière fois,  
Viens écouter, ma belle,  
La jolie ritournelle  
Du ruisseau dans le bois.  
Profitions bien, ma mie,  
De ce reste de vie,  
Bientôt les bois ombreux  
Seront silencieux.

IV

Pour nous viendra ce temps :  
L'automne de la vie ;  
Aussi sera flétrie  
La fleur de nos vingt ans.  
En attendant, ma chère,  
D'un amour pur, sincère,  
Aimons-nous tous les deux,  
En vrais bons amoureux !



## VOICI L'AUTOMNE !

Sur le trottoir brûlant encor,  
Des milliers de feuilles vieilles  
Exécutent leur danse étrange et monotone ;  
On dirait un bal de lutins  
Que conduit le vent des lointains :  
Voici l'automne !

Au bois, les arbres dépouillés  
Dressent leurs squelettes rouillés,  
Et l'oiselet frileux dans les branches frissonne ;  
Le ruisseau gémit dans son lit  
De gazon qui sèche et pâlit :  
Voici l'automne !

ALBERT LOZEAU.

JULES MAZÉ.

Octobre 1901.

stature majestueuse ou dans un geste gracieux qui vous attire et vous captive ; dans un geste qui prie ou dans un geste qui donne au mendiant ? Ne l'avez-vous pas vu dans ces infinis petits riens étonnamment pleins de grandeur qui vous laissent tout surpris et comme sous le charme d'une harmonie qu'une grande âme seule peut rendre ? Car il faut être grand pour bien faire les petites choses, il faut avoir une âme d'élite pour faire vibrer les fibres les plus obscures, les plus reculées, il faut avoir un raffinement d'exquise délicatesse et de noble sensibilité et c'est là le propre d'un cœur bien fait et bien placé de jeune fille, ce cœur qui fait que la femme est femme ; ce cœur ou plutôt ce petit ange, ce rayon de l'infini que le Créateur a mis là pour répandre le bonheur dans des atmosphères brûlantes d'amour ou d'amitié. Ce cœur de jeune fille, qui l'a connu ne peut l'oublier, qui le méconnaît perd le nom d'homme, qui en doute n'a jamais eu vingt ans !

Dites-moi, Mesdames et Messieurs, vous souvient-il encore de ces temps heureux—loin pour plusieurs, assez rapprochés pour d'autres—de ces temps où votre bonne mère en murmurant des chants—des chants de mère—vous berçait en vous streignant sur sa poitrine ; de ces temps où votre père laissait courir dans ses moustaches vos menottes blanches ou roses, ou pâlies, ou sucrées de bonbons à la crème ou de miel parfumé ?

Cœur de mère ! Cœur de père ! Cœur de jeune fille ! Je vous aime ! Cœurs de riches, cœurs de pauvres, cœurs de malheureux, cœurs larges, cœurs vertueux, cœurs aimants, Dieu vous a faits avec toutes vos grandes aspirations. Vous êtes des preuves de sa bonté, de sa grandeur : je vous aime aussi !

M. Pelletier a actuellement un long travail sur le métier, développant, cette fois, les idées plus haut ébauchées ; il parlera du cœur, morceau de mystère fait chair, temple de l'amour et de tous les sentiments humains. Tâche ardue : mais M. Pelletier est un homme que rien n'embête. Souhaitons lui de s'en tirer, comme la première fois, à son honneur.

Comme poète, mon confrère est lu avec grand plaisir par les lectrices des pages féminines de *La Presse* et de *La Patrie*, où il publie assez régulièrement. Il se délecte des chefs-d'œuvre de Chateaubriand et d'Alfred de Musset. Il a du goût. Retrouvons-on quelque influence de ces lectures soit dans sa prose, soit dans ses vers ? Mon sens critique n'est pas tellement aiguisé qu'il me soit possible de l'affirmer ou de le nier ; et je ne ferai pas la sottise de dire à M. Pelletier qu'il nous fait songer à l'un ou à l'autre de ses maîtres.

Son vers est léger, ennemi de la licence poétique moderne, c'est-à-dire que, si nous pouvions le classer, nous lui décernerions le qualificatif envié : classique. Ici se remarque ce qui fait de M. Pelletier un écrivain d'esprit unique : l'absence de toute crainte de critique. M. Pelletier se permettra héroïquement un mauvais vers, en toute connaissance de cause, simplement—le but est peut-être louable—afin de prouver le libre-arbitre.

Parmi ses pièces qui méritent citation, nous donnons :

### BAISERS

Du baiser des zéphirs naissent les fleurs des bois  
Emportant leurs parfums sur d'invisibles ailes ;  
Et les amoureux fous, aux bruits des cascades,  
Mélangent éperdument leurs chauds baisers—parfois.

Vos prunelles souvent filtrent des rayons d'âme  
Pour l'être aimé : ce sont les baisers de vos yeux !...  
La nuit, l'étoile d'or, qui brille aux vastes cieux,  
Jetté au front des mortels son baiser plein de flamme.

Le ruisseau qui passe, aux herbes de ses bords  
Abandonne le froid de ses baisers humides...  
Les prières d'amis, en leurs envois timides,  
Sont des baisers bien doux pour les âmes des mor's...

Qui fait naître sur terre une aurore riante ?  
Le baiser de la nuit et le baiser du jour !  
Et qui nous conduira dans l'éternel séjour ?  
C'est un baiser d'hostie à notre âme mourante !...

Mentionnons aussi *Moines à Matines*, *A une Inconnue*, etc., poésies qui sortent du banal.

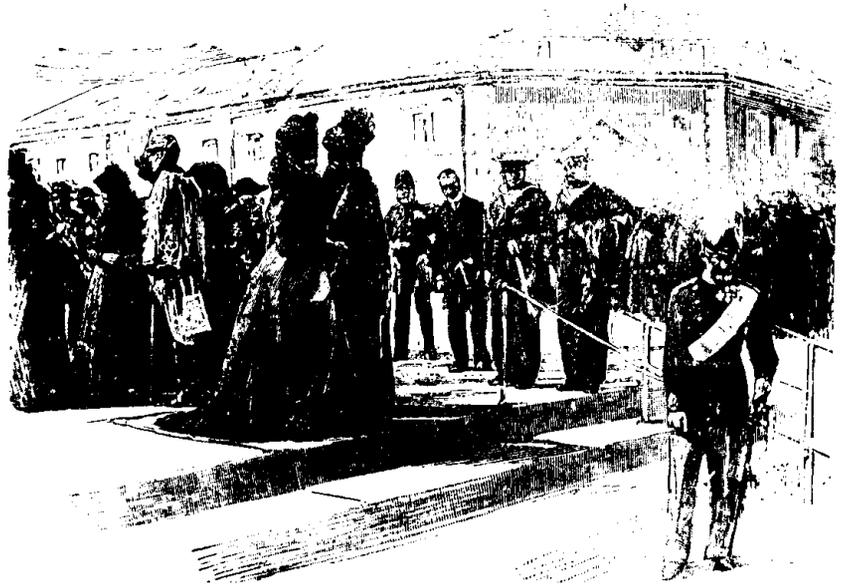
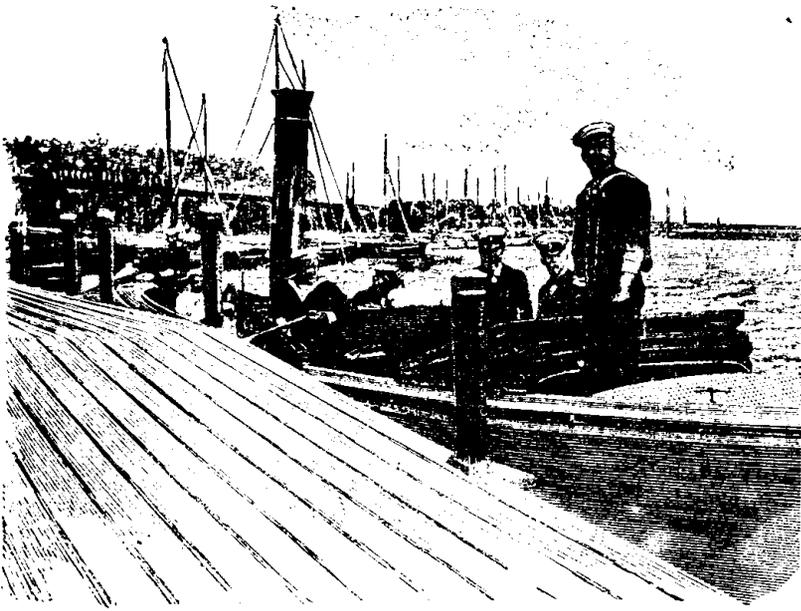
Mais, dans la composition de toutes, mon confrère ne vise pas suffisamment à l'art. Je crois que s'il s'en donnait la peine, ses pièces respireraient beaucoup plus la vraie poésie qui va droit au cœur porter du frisson.

M. Pelletier a du talent et il le prouve souvent, mais le philosophe tue en lui l'artiste. Il doit se dire :

# L'EMPEREUR DE RUSSIE EN FRANCE

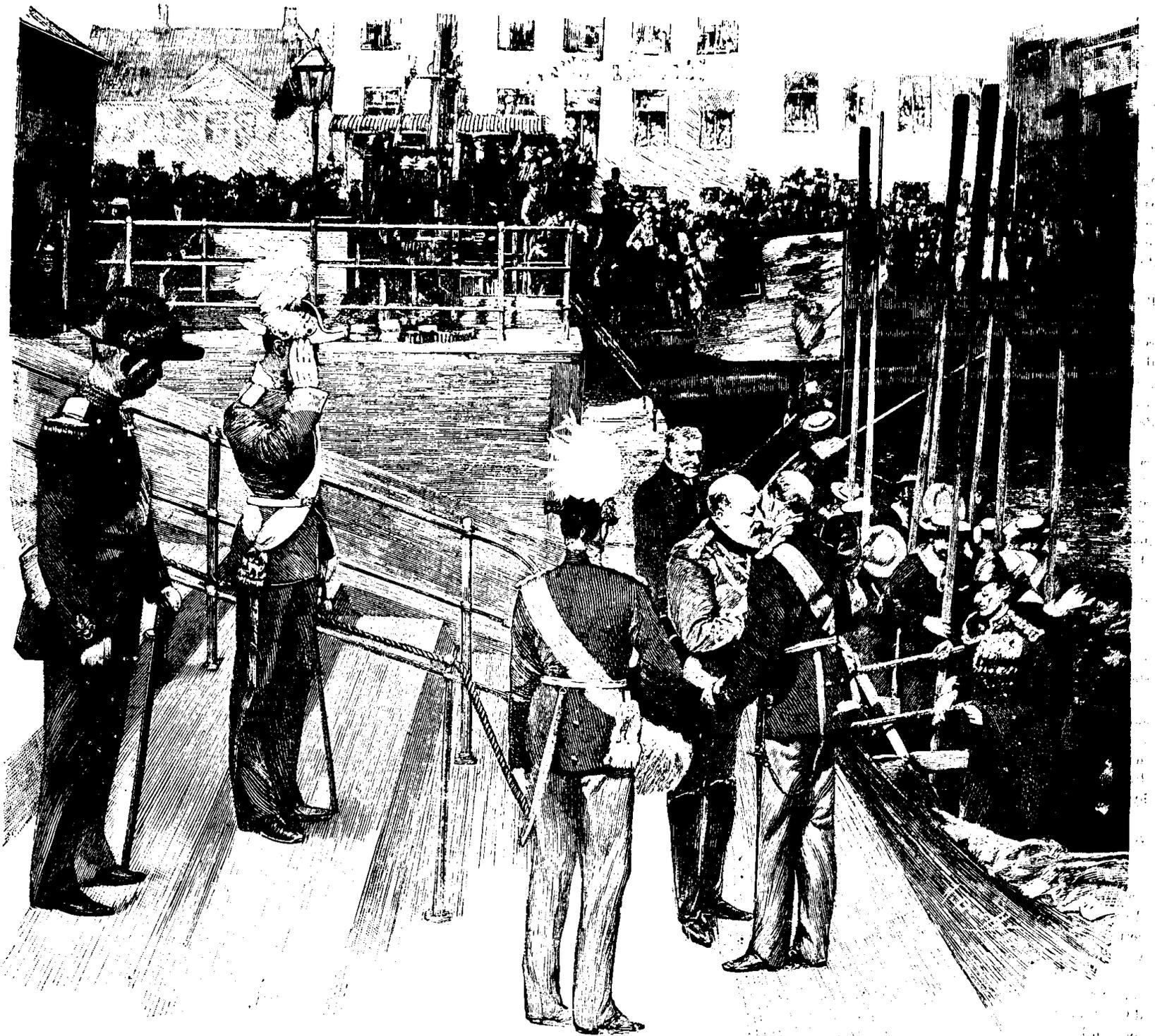


LA REVUE DE BETHENY.—Le Tsar passant devant le front des troupes françaises



Une visite au Tsar : Arrivée du Roi d'Angleterre en Danemark

La Reine d'Angleterre et la Princesse Maud, au débarcadère



DANEMARK.—Le Roi d'Angleterre et le Roi de Danemark se donnant l'accolade

## AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

## OCTOBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux  
Et voile le ciel de vapeurs moroses,  
Ecoute chanter les derniers oiseaux,  
Regarde fleurir les dernières roses.

Octobre permet un moment encor  
Que dans leur éclat les choses demeurent ;  
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or  
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer,  
Mon cœur ; mais malgré la saison plaintive,  
Un moment encor tâche d'espérer,  
Et salue du moins l'heure fugitive.

Bâti en Espagne un dernier château,  
Oubliant l'hiver qui frappe à nos portes,  
Et vient balayer de son dur râteau  
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

FRANÇOIS COPPÉE.

## TEINTES D'AUTOMNE

Comme il faisait beau ! Le ciel avait des écharpes de soie gris-perle, pour envelopper le soleil qui descendait doucement vers l'horizon, la brise avait des soupirs et des murmures pour faire rire les vagues, et sous la caresse du zéphyr, elles secouaient leur tête indolente, toute chargée de nacre.

Là-bas, au firmament, la lune montait, brillante dans sa pâle clarté ; sur les flots qui ondulèrent, il y avait des paillettes d'argent, qui s'allumaient au sommet des petits monticules... et puis mouraient dans le ravin de la houle décroissante. C'est un peu l'image de nos illusions ; elles scintillent dans la splendeur du rêve ; et puis s'effacent et s'évanouissent dans l'abîme de la réalité.

Tandis que la lune montait... montait toujours, le soleil descendait... descendait encore. A l'horizon, il n'était plus ; mais le soleil avait de grandes banderoles rouges, toutes parsemées de nuées grises, — telles les dernières flammes d'un incendie, s'abritant sous des monceaux de cendre.

Ah ! comme il fait bon sentir autour de soi le calme de la nuit ! C'est l'oubli des choses qui vivent c'est le sommeil des douleurs et des amertumes. Il semble que chaque vague monte en votre cœur et lui arrache une souffrance, il semble que chaque étoile descende en votre âme et l'inonde de bienfaisante clarté.

L'éternel refrain des jours et des nuits apportait la chanson du soleil... un beau soleil d'automne.

Vous en souvient-il, vous qui fîtes si aimable ?

Vous rappelez-vous, sur la route toute grise, il y avait des feuilles d'or que le vent roulait dans la poussière, et puis les arbres avaient, les uns des toilettes pourpres, les autres, des petites guipures jaune-pâle, sur leur robe encore verte ?... Plus loin, parmi les branches toutes dépouillées, les oiseaux chantaient ; mais dans ces arbres sans parure, sans nid, les mélodies montaient tristes, mélancoliques. C'était comme un hymne d'adieu, un chant de départ !

Pauvres petits oiseaux, pourquoi craignez-vous l'hiver ? Vous avez des ailes, vous pouvez fuir !

Quand le froid de la douleur enveloppe le cœur humain de ses frimas glacés, ce pauvre cœur sent dans ses fibres les angoisses d'une agonie de tous les jours, il ne peut s'envoler, et doucement, il soupire après cette agonie dernière qui lui donnera des ailes... comme vos ailes à vous, pauvres petits oiseaux !

Là-bas, par delà le promontoire, le fleuve roulait toujours ses flots bleus. C'étaient les dernières heures de septembre ; le ciel avait des couleurs d'automne, les feuilles portaient sur leur front le premier baiser de la pâle saison, les fleurs inclinaient leur tête pour mourir, et la brise courait avec des sanglots dans la voix.

Doucement, mon cœur s'imprégnait de ces teintes d'automne... mais, comme au matin, le soleil chasse les brumes, votre gentillesse, votre bonté vinrent dissiper les voiles que la tristesse et la mélancolie jetaient en mon âme !

Et, pour quelques jours, je crus voir des sourires d'avril, des heures de printemps !

LAURETTE DE VALMONT.

Souvenir de voyage, septembre 1901.

## LA MODE

Le vert doit avoir tous les honneurs de la saison, si nous en croyons les préparatifs des fabricants de tissus et des grandes maisons de confections. Naturellement, la teinte varie un peu de celles précédemment portées ; le nouveau vert s'appelle le vert rainette et se teinte légèrement de bleu.

Le rouge continuera à être aussi très à la mode, mais, par un bizarre caprice de dame Mode, il se fait de ton plus clair que cet été ; il est vrai que ce rouge ne sera guère de mise que dans les toilettes du soir ou de grandes visites, five o'clock, matinées, etc., etc. En réalité, c'est le rouge "géranium," déjà beaucoup vu chez les modistes, il y a un an, qui passe maintenant dans les maisons de couture.



Toilette de jeune fille

Donc, rouge et rose seront très employés également pour nos coiffures, à la prochaine saison. Pour les costumes de rue, on reste dans les nuances sombres : gris, beige, et un ton dénommé "moineau," très élégant.

Avec le "homespun" bourru, dont seront confectionnés presque tous nos costumes tailleur et nos vêtements, voilà la jolie zibeline, sorte de vigogne duvettée, fine et souple, que les grands couturiers emploient beaucoup pour les toilettes plus habillées.

Il se fait de grandes variétés d'aspect et de coloris, jusqu'à l'écosse de nuances éteintes, et duquel on prévoit de grands succès.

Puis, encore et toujours, le drap satin, mousseline, peau de gant, etc., comme vous voudrez l'appeler, qui fait concurrence à la soie, pour les grandes toilettes, et qui est brodé et rebrodé, incrusté de dentelle, de fleurs en mousseline de soie, de passementerie d'or, etc. A propos de dentelle, notons la réapparition des blondes de soie à fils d'or, qui est, en réalité, une nouveauté pour la génération présente, mais qui était très en faveur du temps de nos grand'mères.

Aussi, mesdames, fouillez vite dans les fonds d'héritages de vos aïeules, et si vous trouvez un bout de cette fragile et délicate fanfreluche, si petit soit-il, ornez-en vite une encolure, faites-en une garniture de chapeau, et vous donnerez à votre toilette la note du

jour, le dernier ton de l'élégance raffinée, et, ceci à très peu de frais.

\*\*\*

Les boutons de fantaisie seront très à la mode comme garnitures de robes.

\*\*\*

On portera une grande variété de bijoux d'imitation cet automne.

\*\*\*

Les boas de plumes d'autruche, ainsi que les tours de cou, sont de plus en plus à la mode. En fait de nuances, les noirs, les gris et les blancs sont les plus en demande.

\*\*\*

Les gants blancs sont encore portés, mais à mesure que la saison avancera les gants rouges et bruns les remplaceront.

\*\*\*

En fait de manteaux, le paletot est le plus populaire avec une tendance marquée pour les très longs. Le capuchon de Marie Antoinette est en évidence sur un grand nombre de modèles nouveaux.

\*\*\*

Les bas de couleur et de fantaisie seront beaucoup portés, cette saison. Certaines dames très élégantes ont un genre spécial de bas pour chaque occasion. Par exemple, des bas blancs pour aller à l'église ou faire des visites, des bas de couleur claire et brillante pour le théâtre et les bals, et des bas noirs et de couleur sombre pour porter avec la courte "jupe de pluie."

## CONSEILS PRATIQUES

Qui ne sait tenir sa maison ? direz-vous peut-être. Pour ne pas savoir diriger un ménage, il faut être dépourvue d'intelligence : voilà ce que beaucoup penseront. Mais non : quantité de femmes très fines d'esprit, très adroites, manquent totalement de ce je ne sais quoi indispensable à leurs fonctions de maîtresse de maison. Pourquoi ? Parce qu'elle ne se donne pas le temps de régler le travail de la personne qu'elles devraient diriger ; en un mot, parce qu'elle ne prennent pas sérieusement en mains les rênes de leur maison. Et n'oublions pourtant pas qu'un ménage ne peut réellement bien marcher qu'autant que le travail y est rigoureusement distribué. J'ajouterai qu'avec cela, il est nécessaire de laisser à celles qu'on a sous ses ordres la responsabilité qui leur incombe, de ne pas les contrarier dans leur travail, de leur donner la satisfaction de mener à bonne fin par elles-mêmes la tâche tracée.

Et alors, si vous complétez cette règle de conduite en prêchant d'exemple, c'est-à-dire en vous tenant correctement chez vous, tandis que vous exigez une tenue irréprochable de votre service, en vous appliquant à bien faire le travail que vous vous êtes réservé, tout en vous montrant difficile pour celui des autres, vous aurez ce que toute maîtresse de maison est en droit et a le devoir de rêver : un intérieur modèle.

## COMMUNICATION

M. A. Pelletier.—Merci pour votre gentille attention. Quel sujet vous allez traiter ! Avez-vous donc réussi à déchiffrer cette énigme qu'est le cœur ? Oublier un tel abîme, voilà qui est brave ! Je vous en félicite et bon succès !

S'il vous plaît vous adresser au bureau pour une communication d'un certain intérêt pour vous.—A.

## AU MONUMENT NATIONAL

Programme d'un genre tout nouveau, cette semaine. Plusieurs numéros de Vaudeville (variétés) extraordinaires.

Le Pater et Les Suites d'un Premier Lit, interprétés brillamment.

## Mme RHÉA-HARMANT

A qui n'est-il pas arrivé de s'extasier devant un collier superbe ou un bijou magnifique étalé à la devanture d'un joaillier célèbre ?

La première impression reçue a toujours été éprouvée par le miroitement du gros diamant central, dont les facettes jetaient des tons éblouissants. Ce premier aveuglement subi, l'œil et l'esprit reprennent leurs droits, et on admire alors les pierres fines qui forment le cadre de cette pierre lumineuse. Ce cadre, plus discret dans ses scintillements, n'en est pas moins précieux, et le regard se pose avec complaisance sur une petite perle, bien sertie et bien pure, et cette perle donne alors une valeur plus grande au gros diamant, à l'éclat insolent.

Telle est Mme Rhéa-Harmant dans la troupe du Palais-Royal. Il y a, dans ce bijou dénommé troupe, un diamant qui absorbe d'abord tous les rayons lumineux. — Que mes lecteurs devinent de qui il s'agit. — Mais dès que la vue se détourne de cet agrégat de talent, elle s'arrête avec complaisance sur la perle fine de la troupe, c'est-à-dire sur Mme Rhéa-Harmant.

Perle précieuse, d'une eau superbe, et dont la présence accroit, par sa douce pâleur et ses reflets, qui sont des correctifs sur tout ce que l'ensemble du bijou pourrait avoir de trop irradiant.



Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

Mme Rhéa-Harmant est une artiste aussi modeste que consciencieuse ; pleine de grâce, d'enjouement, de timidité ou d'entrain, suivant les personnages toujours mignons qu'elle incarne, elle attire nécessairement le regard et fait dire aux connaisseurs : " Oh ! la délicate et jolie petite perle !

Ce n'est pas à Montréal seulement que cette exclamation est sortie des lèvres de tous les spectateurs. A Paris, dans les salles du Gymnase et du Vaudeville, où la gracieuse artiste a rempli les rôles de première ingénue, cet hommage intime et discret lui a été rendu.

Il en a été de même partout où cette artiste, modeste autant que talentueuse, s'est produite.

Elle ne pouvait en être autrement au Palais-Royal, où elle joue chaque soir à côté de son mari, son maître en l'art de plaire.

Chaque rôle nouveau est pour elle un nouveau succès, et sa mignardise, sa grâce, sa délicatesse, son art si primesautier ont fait de sa personne et de son aimable talent un des éléments les plus indispensables au triomphe du Palais-Royal.

C'est la première fois que le grand public peut contempler le portrait de cette artiste si justement appréciée, et LE MONDE ILLUSTRÉ se fait une réelle gloire d'être le seul qui, jusqu'à présent, ait eu la bonne fortune de reproduire les traits gracieux d'une jeune artiste si modeste et si justement aimée.

BAROLAIN.

## LÉGENDE ALSACIENNE

Un soir, Notre Seigneur Jésus-Christ, voyageant en Alsace, se trouva tout à coup surpris par la nuit, à l'entrée d'un village. Il cherche à droite et à gauche une maison où il pourrait trouver un refuge. Mais déjà toutes les portes étaient fermées, tous les feux éteints, tous les habitants endormis. Seulement, à l'extrémité d'une ruelle obscure résonnait le fléau avec lequel on bat le blé. Notre Seigneur se dirige de ce côté, il arrive près d'une grange, frappe à la porte. Un paysan vient lui ouvrir : " Voulez-vous bien, lui dit le bon Jésus, m'accorder un gîte pour cette nuit ? Puis il ajoute : " Tout le monde ici est déjà couché. Pourquoi donc travaillez-vous si tard ! "

— Hélas ! répond le paysan, j'ai appris avant-hier que j'allais être poursuivi par un impitoyable créancier, si je ne lui payais pas demain ce que je lui dois, et mes fils et moi, nous nous sommes mis à battre le pauvre blé que j'ai récolté, pour le vendre au marché et payer ma dette.

En prononçant ces paroles, le paysan essuyait la sueur de son front et passait la main sur ses yeux pleins de larmes.

Le Seigneur eut pitié de lui et lui dit :

— Ne vous découragez pas, brave homme. En vous demandant l'hospitalité, je vous ai dit que vous ne vous repentiriez pas de me l'avoir accordée. Je vais vous le prouver.

Il saisit la lampe suspendue à une des poutres de la grange et l'approche d'une gerbe.

— Que faites-vous ? s'écrièrent avec effroi les travailleurs : vous allez tout brûler !

Mais voilà qu'au même instant, de la paille qu'ils tremblaient de voir s'enflammer, de chaque tige descendit une pluie de grains prodigieuse.

Les paysans, à la vue de ce miracle, tombèrent à genoux, émerveillés.

— Parce que tu as été charitable, dit Jésus-Christ au père de famille, parce que tu as reçu, dans ta pauvreté, l'étranger qui venait à toi comme un pauvre mendiant, tu seras récompensé. C'est le Seigneur qui est entré dans ta grange ; c'est le Seigneur qui t'enrichit.

Et la pluie de grains ne cessa de tomber, toute la nuit, dans la grange et dans la cour ; le lendemain elle formait un monceau de blé aussi haut que l'église.

Le paysan paya ses dettes, acheta des terres, se bâtit une belle maison. Il était riche et il devint orgueilleux, méchant, dur envers le pauvre monde. Lui et ses fils prirent des habitudes de luxe, se livrèrent à toutes sortes d'excès, si bien qu'ils finirent par se ruiner, et comme ils avaient été si mauvais dans leur prospérité, ils ne trouvèrent aucune commisération et aucun appui dans leur détresse.

Un soir, le vieux paysan, ayant bu outre mesure, entra dans sa grange et, se rappelant le miracle qui l'avait enrichi, s'imagina qu'il pourrait le reproduire. Il prit sa lampe, l'approcha d'une gerbe, qui s'alluma : sa maison et tout ce qui lui restait furent incendiés et il mourut dans la misère.

XAVIER MARNIER.

## L'OPÉRA-COMIQUE

Les actionnaires de la compagnie de l'Opéra-Comique de Montréal se sont réunis, la semaine dernière, sous la présidence de M. A.-P. Pigeon, pour entendre le rapport de M. J.-J. Goulet, le directeur artistique, récemment revenu d'Europe, où il était allé engager des artistes. Ce rapport a été excellent, et les actionnaires sont pleins de confiance dans le succès de l'entreprise.

M. Goulet n'a pas craint d'affirmer que les artistes qu'il a engagés sont les meilleurs qui soient venus faire une saison régulière à Montréal.

Les artistes engagés sont : Mme Lejeune, première chanteuse ; Mme Estelle, deuxième chanteuse ; Mme Rey d'Uzil, duègne ; M. Jabrie-Danger, premier ténor d'opéra-comique ; M. Héraut, baryton ; M. Tyriat, premier comique.

M. Rey sera le régisseur.

Les travaux à l'ancien Eldorado sont poussés activement et tout sera prêt pour l'ouverture, qui aura lieu dans la première semaine de novembre. Une entrée sera construite rue Sainte-Catherine.

## Le véhicule réduit à sa plus simple expression

Cette invention est de M. Mitchell Heatherly. Le conducteur est debout sur deux marchepieds placés en cacolets aux deux côtés de l'unique roue : un brancard en arc joint la roue aux attelles par dessus l



Le véhicule réduit

croupe du cheval, et c'est tout. Légèreté, simplicité peut dire le prospectus, mais l'élégance ?

L'inventeur habite Mundell, Etat du Kansas, et son invention, dit le *Scientific American*, est destinée aux champs de courses... des Etats-Unis.

## JEUX ET AMUSEMENTS

## LE PARI DES TROIS BUVEURS

Trois bons buveurs entrèrent un jour dans une taverne.

L'un d'eux, fort calculateur, remarqua qu'il y avait sur le comptoir, 21 bouteilles de différents vins, dont 7 pleines, 7 à moitié pleines et 7 vides.

" Servez-nous ces 21 bouteilles, dit-il au tavernier, sans les transvaser ni mélanger les vins, et arrangez-vous de manière pour que chacun de nous ait une part égale."

Après avoir essayé différentes combinaisons, le tavernier finit par déclarer que le partage égal était impossible.

" Je parie la valeur du vin, dit le calculateur, qu'il est aussi facile de le partager que de le boire." Le tavernier tint le pari, et le perdit immédiatement.

Nos lecteurs voudront-ils nous dire comment les 21 bouteilles furent distribuées ?

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No. 911

Vers à reconstruire. —

La Rose, un jour, disait à la Fraîse : " Mignonne, Ma beauté chez les fleurs me met au premier rang.

— Mon sort du vôtre est différent :

Vous êtes belle, je suis bonne."

Enigme. — Imprimerie.

Charade. — Migraine.

A l'école communale :

— A quoi sert le coton, mademoiselle ?

— A bourrer les robes des vieilles filles.

\* \* \*

Un reporter arrête au passage un homme politique bien connu et lui demande quelques renseignements sur une question importante.

— Etes-vous capable de garder un secret ? lui demande le duc de B...

— Très certainement.

— Eh bien... moi aussi.

## NOTES ET FAITS

On n'a pas oublié les amusantes péripéties de ce bateau sous-marin, né dans une tête de romancier, et l'on s'est souvent pris à envier ce capitaine Nemo qui voyageait si commodément dans son énorme sous-marin, sans crainte des coups de vent et des tempêtes.

Jaloux du héros de Jules Verne, un Autrichien, le Dr Auschutz Kampfe, a l'intention d'explorer le pôle Nord dans un sous-marin électrique, qui pourra voyager sous un océan de glace et émerger, quand bon lui semblera, lorsqu'il rencontrera les eaux libres... s'il les rencontre !

A dédier aux coquettes, cette amusante anecdote cuillie dans les journaux russes :

Une jeune fille, désespérée d'être marquée de la petite vérole, s'adressa à une sorcière qui, pour cinquante francs, s'engagea à faire disparaître les traces odieuses de la maladie. Le traitement était facile à suivre ; la demoiselle devait se raser quotidiennement pendant un mois. Au bout de trente jours, la pauvre fille se crut volée, mais, quinze jours après, les marques avaient disparu.

Seulement... car il y a un seulement, la jeune personne pouvait faire concurrence à la femme à barbe !...

Les jeunes avocats d'aujourd'hui se plaignent facilement des difficultés de leur métier et du peu d'argent qu'on gagne au début.

Veulent-ils savoir quels étaient les honoraires des avocats, il y a que quelque six cents ans ?

Dans les comptes des consuls d'Herment (Puy-de-Dôme), nous lisons qu'à cette époque les célébrités du barreau de Riom, maître Romieu et maître Jean de la Roche faisaient payer une consultation, l'un trois sous quatre deniers, l'autre deux sous six deniers.

Quoiqu'il s'agisse de sous d'argent, on avouera que ce n'était pas cher. Nous doutons néanmoins que les procès fussent plus nombreux qu'aujourd'hui.

Trop de femmes ! C'est en Angleterre que s'élève ce cri de lèse-galanterie.

Le dernier recensement a, en effet, permis de constater qu'il y avait en Angleterre 1,082,619 femmes de plus que d'hommes. Les chiffres officiels publiés récemment donnent en effet 15,721,728 habitants du sexe masculin, contre 16,804,347 personnes du beau sexe. On fait remarquer, à ce propos que, depuis 1851, tous les recensements anglais ont accusé une augmentation régulière et périodique du nombre de femmes. Mais cela ne saurait compliquer la question sociale, dans un pays où le féminisme compte déjà de brillantes conquêtes.

Une robe en peau de serpents, certes, voilà une toilette peu banale. C'est une Américaine, Mme Peter-Gruber, de Rochester, qui vient d'inaugurer cette mode. Son mari est, paraît-il, un grand chasseur de serpents à sonnettes, puisqu'il en a tué déjà près de deux cents.

C'est avec ces singulières dépouilles que Mme Gruber a eu l'idée de se faire confectionner, par un tailleur new-yorkais, une toilette entière dont on dit émerveillé.

Il n'a pas fallu moins de cent vingt-cinq peaux, toute bigarrées de noir, de brun clair, de gris et de jaune. L'effet produit est sensationnel, assure-t-on.

Nous demandons à voir pour formuler notre appréciation.

Le Drapeau publie un article de M. Déroulède, dont voici un extrait :

« L'entente franco-russe n'est pas le rapprochement de tel empereur et de tel président, elle est l'union fraternelle de deux grandes armées, de deux grandes flottes, de deux grands peuples.

« Les partis monarchistes et anarchistes sont et seront les seuls, les uns à se tenir à l'écart, et les autres à se mettre en travers de cette joie populaire. Nous nous y associons à plein cœur. Il n'est rien, en effet, qui fasse plus d'honneur à la nation que l'indifférence absolue des souverains moscovites pour les qualités ou pour les défauts des hommes qui nous gouvernent, rien qui atteste mieux leur respect pour notre puissante démocratie que leurs courtoisies et leurs égards pour nos chefs d'Etat, quels qu'ils soient. »

Tous les goûts sont dans la nature : on connaît le proverbe. Mais qui pourrait croire que certaines personnes mangent de la terre et s'en régalaient même au point d'en être malades, de s'en faire mourir ?

Eh bien, cependant, les journaux australiens arrivés par le dernier courrier, nous apprennent qu'une épidémie absolument extraordinaire de "géophagie,"—tel est le nom savant de cette singulière "affection" d'estomac,—sévit depuis quelques mois dans toute la région nord du Queensland.

Les enfants, paraît-il, y sont particulièrement sujets et plus de cinq cents décès se sont déjà produits à Geraldton, à Cooktown et à Townsville.

Loin de se ralentir, l'épidémie s'étend chaque jour, à tel point qu'une commission vient d'être instituée par le gouvernement australien pour étudier les moyens pour combattre le mal.

Voilà tout de même une singulière maladie !

Les récits de chasseurs sont innombrables. Celui-ci a pour lui d'être authentique :

Un chasseur, vexé de rentrer bredouille et redoutant les sarcasmes de sa femme, passe, au retour, chez un marchand de comestibles réputé, et lui dit : "Mettez deux perdreaux bien frais dans une bourriche sans aucune indication ni adresse. J'ai une course à faire, je la prendrai tout à l'heure."

Le marchand, habitué à ces sortes de commandes, lui répond qu'il peut compter sur lui... Le chasseur revient au bout d'une demi-heure. On lui remet la bourriche et il rentre chez lui rassuré.

—Eh ! bien, lui demande sa femme, as-tu été heureux ?

—Pas trop, lui répond modestement son mari ; mais enfin, je rapporte toujours quelque chose.

Ouvre. On défit la bourriche : elle contenait un superbe homard ! On avait confondu deux commandes.

Feuillets anecdotiques...

George Sand n'a jamais publié de vers ; pourtant, elle rima assez agréablement, vers 1830. Voici deux strophes d'une ballade à la lune :

Quand la lune se lève,  
Sur le pâle rayon,  
Elle vient comme un rêve,  
Dansante vision.  
Le duvet que promène  
Le souffle d'un lutin,  
Est le char qui l'emmène  
Au retour du matin.

Au bord des lacs humides,  
Dans la brume des soirs,  
De ses ailes rapides  
Effleurant les flots noirs,  
Sur un flocon d'écume  
Que le vent fait voguer,  
Molle comme une plume  
Elle aime à naviguer.

Cela fut copié sur un autographe perdu dans un album.

Quand le prince de Galles (aujourd'hui Edouard VII) était enfant, la famille royale d'Angleterre se rendait, l'été, dans l'île de Wight. Le futur héritier de la couronne avait la permission de se promener sur les bords du lac, ainsi que ses frères et sœurs. Un jour, il rencontra un jeune garçon qui ramassait des coquillages et en avait déjà plein son panier.

Le prince, se croyant tout permis, prit plaisir à ren-

verser cette récolte. Le petit garçon, tout rouge de colère, lui dit :

—Si cela vous arrive encore une fois, gare à vous !  
—Eh bien ! répliqua la jeune Altesse, remettez les coquilles dans le panier, et vous verrez si je ne les renverse pas une seconde fois.

L'enfant remit ses coquilles et tranquillement dit :

—Touchez-les donc, si vous l'osez !  
La princesse avertisse la manne d'un coup de pied, mais il reçut aussitôt un maître coup de poing qui lui fit enfler le nez et les lèvres.

La reine Victoria, en le voyant en si piteux état, voulut en savoir la cause. Le jeune prince se tut d'abord, puis il finit par dire la vérité.

—Vous n'avez que ce que vous méritez, répondit la reine, et si vous n'étiez pas suffisamment puni, je vous infligerais, moi, une punition sévère. Si vous teniez encore une pareille conduite, j'espère qu'on ne vous ménagerait pas davantage.

Puis, faisant appeler l'auteur de la correction, elle lui donna l'ordre d'amener le lendemain matin ses parents auprès d'elle. A l'heure indiquée, de braves mariners se présentèrent au château, et la reine leur annonça qu'elle se chargerait de l'éducation et de l'avenir de leur enfant.

Elle a tenu parole. L'enfant du peuple a grandi près du prince de Galles qui, depuis, le regarda comme un frère de lait.

En ce temps de progrès, on s'évertue à diminuer les distances et à multiplier les moyens de communication rapide.

La télégraphie sans fil tend à supplanter notre télégraphe actuel.

Le problème a été résolu depuis longtemps déjà par nos mondains, qui ont inventé combien de systèmes plus ingénieux les uns que les autres pour leurs correspondances sentimentales !

Fermer les yeux veut dire : je pense à vous.  
Fermer l'œil droit.—Soyez discret.  
Fermer l'œil gauche.—Prenez patience.  
Ouvrir les yeux d'une façon démesurée.—Je suis jalouse.

Elever les yeux au plafond.—J'attends.  
Cligner de l'œil droit.—Prenez garde.  
Cligner de l'œil gauche.—Rendez-vous à l'endroit connu.

La main sur les deux yeux.—Je vous aime à en mourir.

L'index sur l'œil droit.—Tu recevras une lettre.  
Sur l'œil gauche.—Rien à faire pour le moment.  
Ouvrir des yeux inquiets.—Je cherche un ami.  
Après le langage de l'œil, voici celui de la canne, spécialement dédié aux hommes.

Tenir sa canne de la main droite.—M'aimez-vous ?  
Tenir sa canne horizontalement indique : Suivez-moi !

Tenir sa canne de la main gauche.—Je désire vous connaître.

Tenir sa canne entre les deux doigts.—Etes-vous engagée ?

Tenir sa canne par le milieu.—Je vous aime !

Tenir sa canne à deux mains.—Venez-vous faire une promenade ?

Tenir sa canne en équilibre sur un doigt.—Je suis célibataire.

Tourner sa canne bien vite.—Etes-vous mariée ?

Frapper le pied droit sur sa canne.—Je suis timide.

Frapper son pied gauche sur sa canne.—Je veux vous parler.

Frapper le trottoir avec sa canne.—Je suis fâché

Simple et charmant, n'est-il pas vrai.

## SPECTACLE NOUVEAU

Programme varié au Monument cette semaine. Les Carolis, équilibristes ; Les frères Bellon, musiciens ; Alonzo Ryan, le célèbre caricaturiste ; Le kinéographe d'Edison. *Le Pater*, drame ; *Les Suites d'un Premier Lit*.

M  
Celle  
un meill  
est en tr  
le Pater,  
suites du  
file au g  
façon. L  
sement r  
paye très  
triques.  
liées du  
On dev  
maine, n  
M. Prad  
forcé le r  
la semain  
M. Pr  
et les r  
ronde  
préparer  
nouveau  
cette pié  
Ne ma  
vieux gr  
riétés ét  
ceaine.  
TH  
La fille  
grand et  
Théâtre  
dernière.  
mieux co  
de tous  
Mascotte.  
complet  
Dartigny  
Mlle Ang  
metta.  
lier, etc.,  
gardons  
dans leur  
XVII et  
de mille  
tiennent  
douce et  
trois act  
marchent  
selon adri  
des plus  
Bref, c  
courir to  
Gaité, de  
de ses rep  
THEATRE  
Pour la  
monté au  
drame mi  
fera sens  
d'un épis  
de Const  
Prime et  
épil, cel  
beave sol  
vir sa pa  
pave. I  
de sa scu  
l'accompa  
dans une  
lantine,  
ont d'un  
dels, ma  
l'action u  
La mis  
traordina  
dent deux  
français d  
le même  
bleins de  
Constanti  
ment orie  
la nuit, u  
terrasse d  
tion de  
amouvant  
Français  
val, entre  
bey.  
M. Caz  
Bonzelli,  
Filion, C  
Hamel, L  
nière, M  
brouse fig

MONUMENT NATIONAL

Cette semaine, on ne pouvait exiger un meilleur programme. Mme Bouzelli est en train de décrocher la timbale avec le *Pater*, de François Coppée. Dans *Les suites du premier lit*, toute la troupe défile au grand complet, d'étourdissante façon. Les entr'actes sont merveilleusement réussis et appréciés. M. Ledoux paye très cher pour ses artistes excentriques, mais ces derniers font les délices du public.

On devait donner *Frou-Frou* cette semaine, mais un retard dans l'arrivée de M. Prad et Mlle Ethel, de Paris, ont forcé le régisseur à remettre la pièce à la semaine prochaine.

M. Prad et Mlle Ethel sont arrivés, et les répétitions de *Frou-Frou* vont rondement. En attendant, l'on est à préparer de nouveaux costumes et de nouveaux décors pour les premières de cette pièce si difficile d'interprétation.

Ne manquons pas les débuts des nouveaux grands premiers rôles, et les variétés étonnantes de la semaine prochaine.

THEATRE DE LA GAITE

La fille de Mme Angot a obtenu le plus grand et le plus légitime succès au Théâtre de la Gaieté toute la semaine dernière. Cette semaine, on donne le mieux connu et peut-être le plus aimé de tous les opéras bouffes, la fameuse *Mascotte*. C'est dire que c'est un succès complet sur toute la ligne. Mme Clara Dantigny est une adorable *Mascotte*; Mlle Angèle Darcy, une charmante *Fiametta*. MM. Valhubert, Aramini, Soulier, etc., sont tous excellents et nous gardons pour la fin Darcy et Méry, qui, dans leurs rôles respectifs de Laurent XVII et de Rocco sont du plus haut et du meilleur comique. A eux deux, ils tiennent l'auditoire dans un état de douce et hilarante gaieté pendant les trois actes. Les chœurs et l'orchestre marchent avec un ensemble et une précision admirables. La mise en scène est des plus riches et des plus soignées.

Bref, c'est un immense succès qui fait courir tout Montréal au Théâtre de la Gaieté, devenu célèbre par l'excellence de ses représentations.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Pour la semaine du 14 octobre, on a monté au Théâtre National Français un drame militaire à grands spectacles qui fera sensation : *Pour Le Drapeau*, tiré d'un épisode très émouvant de la prise de Constantinople, par MM. Jéhin-Prime et Paul Cazeneuve. Le rôle principal, celui de Paul de Hauteville, un brave soldat qui risque sa vie pour servir sa patrie, sera joué par M. Cazeneuve. Les aventures de Hauteville et de sa sœur (Mme de la Sablonnière) qui l'accompagne sous son uniforme de zouave dans une reconnaissance jusqu'à Constantine, alors au pouvoir de l'ennemi, sont d'un intérêt palpitant. Mantes duels, maintes batailles, etc., donnent à l'action une animation intense.

La mise en scène, d'une richesse extraordinaire, comporte sept tableaux, dont deux changements à vue : un camp français devant Constantine, le jour, et le même au clair de la lune, spectacles pleins de vie; le pavillon du Bey de Constantine avec un superbe ameublement oriental, une rue de Constantine la nuit, une maison de la même ville, la terrasse de la citadelle, pour la distinction de celle-ci, scène grandiose et émouvante; l'arrivée triomphale des Français et un combat au sabre, à cheval, entre le héros de la pièce et Ahonbey.

M. Cazeneuve sera secondé par MM. Bouzelli, J. Daoust, Palmiéri, Leurs, Filion, Godeau, Petitjean, Villeray, Hamel, Lecompte, Mme de la Sablonnière, Mlles Rhéa, Verteuil, et une nombreuse figuration bien stylée.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Pour le *Drapeau* sera certainement l'un des plus grands événements de la saison théâtrale. Il sera bon de retenir ses places à l'avance.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

Trois nouveaux engagements viennent d'être conclus par la direction du Palais-Royal, ce sont : Mlle Attala de Karmen, pour jouer les grandes coquettes; Mme Nozière, si connue du public par ses multiples créations au Théâtre National Français, qu'il est inutile de la présenter autrement, enfin M. Marion, jeune premier, dont on dit beaucoup de bien. Nous les verrons à l'œuvre, et nous analyserons leur talent, s'il y a lieu, avec la plus rigoureuse impartialité.

La pièce de cette semaine, *Le docteur Jo-Jo*, est une des plus gaies du répertoire. C'est ce qu'on appelle une pièce à tiroir, c'est-à-dire à substitution involontaire de personnages. De là des confusions, des quiproquos, des situations impossibles. On se demande comment il est possible d'imaginer un tel fouillis, et l'on se demande comment l'auteur sortira de ce labyrinthe. Il en sort pourtant, et très aisément même, après avoir porté au paroxysme la gaieté de l'auditoire. Il faut voir ces œuvres si pimpantes pour en jouir, car le récit qu'en pourrait faire le plus habile narrateur n'arriverait jamais à bout de provoquer les fusées de rires qui éclatent chaque soir au Palais-Royal, si fréquentes et si bruyantes que l'écho de cette joyeuseté se fait entendre même au dehors.

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO. NEW-YORK.

VIN MARIANI

EMMA CALVÉ

LA GRANDE CHANTEUSE D'OPERA



EMMA CALVÉ écrit :

J'ai suivi le conseil de guérir mon rhume; j'ai pris des grogs chauds de votre vin délicieux et cela m'a mis en état de chanter "Carmen" hier soir.

Avec mes sincères gratitude.

EMMA CALVÉ.

Le merveilleux et idéal tonique français. Approbations écrites de plus de 8,000 médecins du Canada et des Etats-Unis.

Il a le remarquable effet de renforcer la voix et de maintenir le ton.

Il donne la santé et la vigueur active au corps et au cerveau, stimule l'estomac, enrichit le sang et met les nerfs d'aplomb. Il procure un brillant coloris aux joues et une humeur ravissante.

Il rend les faibles vigoureux

LAWRENCE A. WILSON & Cie

Agents Canadiens, Montréal.

Mme DIEUDONNE HENRY

Guérie du mal de tête et de faiblesse nerveuse par le Régulateur de la Santé de la Femme et les Plasters du Dr J. Larivière.



Ces remèdes ne sont pas la panacée universelle, ils ne s'appliquent qu'aux affections de la femme.

Ils ont été inventés après d'actives recherches et des études ardues, par le Dr J. Larivière, qui, depuis plus de vingt ans, s'occupe des maladies particulières au sexe féminin. C'est dire que son Régulateur de la Santé de la Femme, les Female Plasters et les Columbia Headache Pills, sont composés scientifiquement, au moyen d'ingrédients, de produits qui en font des médecines dont l'efficacité ne peut être mise en doute. En voici une preuve entre mille, donnée dernièrement par Mme Dieudonné Henry :

"J'étais atteinte de faiblesse générale depuis plusieurs années, et je souffrais continuellement de grands maux de tête. Inutile de vous dire que j'ai employé les remèdes recommandés en pareils cas : mais sans succès. Ma condition ne faisait qu'empirer. Un jour, il me prit fantaisie d'essayer vos remèdes. Le succès que j'obtins fut merveilleux, et je m'en veux de ne pas les avoir employés plus tôt, car je me serais épargné bien des dépenses inutiles et des souffrances inouïes. Après deux semaines de traitement, votre Régulateur de la Santé de la Femme, vos Female Plasters et vos Columbia Headache Pills me ramenaient à la santé, et mes forces revenaient comme par enchantement. Je vous assure qu'à l'avenir j'aurai toujours ces précieux remèdes sous ma main."

MME DIEUDONNÉ HENRY.

Demandez ces remèdes à votre pharmacien, et s'il ne les a pas, écrivez directement au Dr J. Larivière, Manville, R.I., qui vous enverra gratuitement une liste de questions secrètes.

**CHOSSES ET AUTRES**

—L'opale est fatale à l'amour.  
 —Le corail est un talisman contre les périls.  
 —L'Océan Pacifique a été découvert en 1517.  
 —Lord Stratncona a souscrit la jolie somme de \$5000 pour l'expédition polaire du capt. Bernier.  
 —On dit que le duc d'York sera fait prince de Galles sitôt son retour en Angleterre.

—Les divers pays du monde emploient 3,400 timbres différents.  
 —Au Mexique, la famille dont le chef a été tué en duel, peut réclamer des dommages du vainqueur.

**UN PRÊTRE**  
 de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR  
 ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
 DYSPÉPSIE — MALADIE D'ESTOMAC  
 FIEVRES — ÉPUISEMENT  
**PILULES AN-ONIO**  
 toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
 Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
 Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

**Encore jeune fille à 81 ans**

On a répété fréquemment, dans tous les journaux et les revues, que la génération actuelle n'est aucunement comparable à celle du siècle passé. Cependant, on trouve encore des femmes fortes, comme on peut le constater par la nouvelle qui nous arrive que Mme Adelaïde Ristori, âgée de 81 ans, une des plus grandes actrices du monde, vient de convoler en deuxième noces avec Signor Casana, maire de Turin, Italie.

Malgré son âge avancé, cette femme extraordinaire, joue encore des rôles de jeunes filles. Elle paraît en robes courtes sur le théâtre et les jeunes filles sont jalouses d'elle. Songez qu'elle fait des victimes parmi les hommes, à l'âge de 81 ans ! Son mari est plus jeune qu'elle de 35 ans, et, l'on dit qu'il adore son Adelaïde.

Quelle est la raison de la force de cette femme dont la réputation est universelle ? C'est la santé. Elle possède le une santé de fer, et le secret de ses succès dans la vie se trouve là. C'est ainsi que la dévouée Sarah Bernhardt a subjugué les hommes les plus éminents du monde et a remporté des triomphes répétés sur la foule qui est allée l'entendre et l'applaudir.

Comment se fait-il que ces femmes jouissent d'une santé extraordinaire, lorsque tant d'autres femmes dépérissent et succombent ? Ah ! c'est là où nous voulons en venir. Tout dépend de l'énergie, de la persévérance et de l'orgueil que l'on a de soi.

Si Sarah Bernhardt, qui joue des rôles de jeunes filles, à l'âge de 60 ans, était malade, décrépite et sans charme, le public se fatiguerait bientôt d'elle et l'enverrait paître. Mais elle est si agréable, si vivace et si allègre pour son âge que l'on ferait bien volontiers sa voir d'un \$10, rien que pour la voir sur la scène, attendu que dans certaines circonstances on a vu des sièges se vendre jusqu'à \$50.

Les femmes d'aujourd'hui commencent à comprendre que c'est la santé qui leur manque le plus.

Elles ont le gras, la finesse et l'élégance voulues, mais leur santé les trahit. Mme Joseph Bélanger est une des femmes de Montréal qui comprennent que la santé est le plus riche trésor que Dieu ait confié aux humains. Un reporter du MONDE ILLUSTRÉ a eu le plaisir de rencontrer Mme Bélanger, le 11 du mois de septembre courant. Il était notoire dans le district que Mme Bélanger était malade, car depuis quatre ans, elle menait une existence malheureuse sous le rapport de la santé. On disait d'elle : A l'automne, elle tombera avec les feuilles. Mais la Providence en disposa autrement. Mme Bélanger, ayant lu dans les journaux les bienfaits opérés par les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, eut l'idée de suivre le traitement prescrit par les médecins de cette excellente institution. Voici ce que dit Mme Bélanger :

« Quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, j'étais extrêmement faible. Mon père qui est propriétaire près de l'église de la rue Visitation, conseilla à mon mari, qui est conducteur de tramways, de me faire prendre les fameuses Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Depuis quatre ans, je souffrais le martyre. Pas d'appétit, énervée, fatiguée, faible à tel point que j'étais incapable de rester debout. A peine pouvais-je faire l'ouvrage de la maison. La maladie qui minait ma santé me causait des douleurs aiguës et des tortures physiques sans nom. Ainsi, lorsque je commençai à suivre le traitement, ce n'était qu'un devoir à ma conscience et à ma santé. Je fus bien surprise une semaine après que j'eus connu les médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, et eus adopté leur mode de traitement de voir que j'étais capable de dormir. J'avais passé deux nuits à dire des choses vraiment agréables, des rêves d'or, enfin ! Depuis lors, inutile de vous dire que j'ai continué à me bien porter. Je suis gaie et vive comme un oiseau et je me porte admirablement bien. Vous pouvez dire aux lectrices du MONDE ILLUSTRÉ que je dois ma complète guérison aux Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Je suis prête à donner tous les renseignements possibles et ferai un devoir de recevoir n'importe quelle femme qui souffre pour témoigner des bienfaits des Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. C'est ainsi que s'est exprimée Mme Joseph Bélanger, No 10 rue Rivet, Montréal.

C'est un remède étonnant et extraordinaire que les Pilules Rouges. Nous ne connaissons pas un remède qui ait autant de succès réels.

Les bons remèdes se comptent aujourd'hui. Nous en connaissons deux qui tiennent le premier rang parmi les bons, ces deux remèdes sont deux spécialités. Les Pilules Rouges pour les maladies des femmes et les Pilules Moro pour les maladies des hommes.

La spécialité, voilà tout ce que tous les malades veulent avoir aujourd'hui, et ils ont raison. Un homme pour être un savant dans une science quelconque ne doit s'occuper que d'une science — même pour un remède — pour être bon, il ne peut guérir qu'une classe de maladies, ceci est logique, et voilà pourquoi les deux remèdes nommés plus haut ont tant de succès.

**Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,**

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

**Théâtre du Palais-Royal**  
 Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE  
 O. BASTIEN, Directeur Tel. Bell EM 2067 R. HARMANT, Dir Artistique

**SEMAINE DU 14 OCTOBRE LE Dr JOJO**  
 Comédie en 3 actes  
 R. HARMANT DANS LE RÔLE DU DR JOJO  
 Début de Mmes Alta, de Kerman et Nozières, de M. P. Marlon

**Prix des Places : - 15, 25, 40 et Loges : 50c.**  
**MATINÉE TOUS LES MARDIS ET JEUDIS A 2 HEURES**  
 Matinées : 10, 15, 20, et loges 30c

**Occasion Exceptionnelle**  
 IMMENSE QUANTITE DE CORSETS P. D.  
 A GRANDE REDUCTION  
 Droits devant, courts, moyens  
 Echantillons en satin pour le quart du prix.  
 Corsets et Gants réparés avec soin

**J.-B.-A. LANCTOT,** 152 rue Saint-Laurent, Montréal.  
 Téléphone Main 3187.  
 Fabricant de Gants.

**“VIOLONS”**

**VENTE SPECIAL**  
**300**  
 VIOLONS de la célèbre manufacture  
**Jérôme Thibouville-Lamy & Cie**  
 de Paris seront vendus à grand Rabais durant le mois d'octobre.  
 Profitez de cette offre extraordinaire !!!

**EDMOND HARDY**  
 Editeur et Importateur de musique et d'instruments de musique. . . .

**1676 RUE NOTRE-DAME**

Ve  
 Il  
 app  
 deux  
 Le  
 siasti  
 Il  
 son c  
 ment  
 Aimé  
 M'CEI  
 Il  
 à jou  
 band  
 L'i  
 les sa  
 S'i  
 trou  
 pers  
 bien  
 Ce  
 et Sy  
 M  
 envi  
 roug  
 larg  
 EL  
 tage  
 posai  
 pées  
 Ga  
 fraie  
 geois  
 Oû  
 To  
 di  
 Ai  
 ne p  
 S'  
 elle  
 comm  
 qui f  
 Ta  
 villa  
 Qu  
 elle  
 loub  
 Lo  
 près  
 au p  
 la vé  
 breu  
 M  
 EL  
 Port  
 nom  
 vous  
 As  
 tique  
 ne d  
 étage  
 dins  
 être  
 Le  
 Or  
 Ur  
 M  
 loub  
 To  
 de tr  
 Qu  
 Mau  
 villa  
 et d  
 d'anc  
 mode  
 tique  
 D'  
 loub  
 pour  
 Or  
 ante

✻ A VOUS ✻

# Pauvres Dyspeptiques

## Un Mot d'Encouragement



Lisez !

Lisez !!

Lisez !!!



Stock Centre (Richmond), 7 octobre 1901.

Ci-joint, je vous envoie \$8.00 (huit piastres) pour une douzaine de bouteilles de **Vin des Carmes**. Je vous promets volontiers de publier dans les journaux l'attestation du bien que j'ai éprouvé par l'usage de ce vin. Dites aussi que je souffrais d'une dyspepsie chronique, dégénérée en gastrite, et que l'usage seul du **Vin des Carmes** m'a donné du soulagement. J'étais sous les soins du médecin continuellement, obligée de prendre des remèdes à chaque repas, mais depuis le mois d'avril, époque où j'ai commencé à prendre ce vin, j'en ai employé 5 bouteilles et je n'ai eu besoin d'aucun remède. Je ne me suis jamais si bien trouvé de ma digestion.

MME MARY LEMIRE,

Stock Centre, (Comté Richmond).

**J.-C. ST-PIERRE**

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie  
60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tel. Est 1379

**EPILEPSIE** ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérie complètement par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE DÉPOSÉE \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Écrire à **DR R.-H. KLINE, Ltd.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

**ROBUR QUI REND ROBUSTE**

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépot : Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 5391

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

**DR JÉHIN-PRUME**

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT

MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance - - - Bell, Up 2710

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Femina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents. revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900



**LAPRÈS & LAVERGNE**  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST DENIS  
MONTREAL P.Q.  
TELEPHONE BELL E. 1283  
TEL. DES MARCHANDS 443

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiées franco par la malle sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

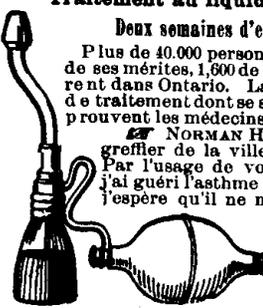
**ASTHME**

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

**NORMAN H. H. LETT, Ecr.**, greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.



**Dr J. M. SAWERS,**  
122, MacDonnell Ave., TORONTO

**LE PACIFIQUE CANADIEN**

**SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA**

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., 9.30 a.m., 1.00 p.m., 10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

**Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal**

Départ de Montréal, 7.45 p.m.  
Arrivée à Holyoke, 7.12 a.m.  
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.  
Départ de Springfield, 8.00 p.m., 9.15 a.m.  
Départ de Holyoke, 8.18 p.m., 9.32 a.m.  
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m., 9.15 p.m.  
**PAS DE CHANGEMENT** de charr entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

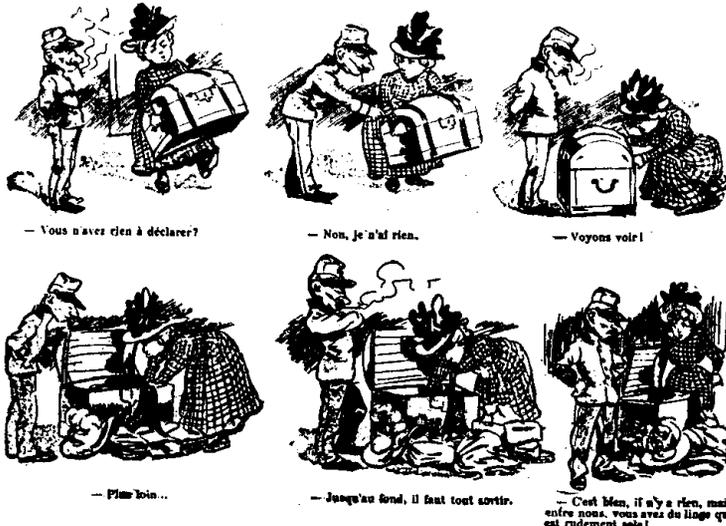
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass. ; G.-N. Norris, 525 rue Main, Springfield, Mass. ; E.-F. Payette, 307 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux Indian Orchard ; A.-J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de l'oste.

W. F. EGG, City Passenger Agent, Ocean Steamship Tickets, Atlantic and Pacific.

22220

**LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ ou LE CHARM DE L'OTROU**



— Vous n'avez rien à déclarer ?  
— Non, je n'ai rien.  
— Voyons voir !  
— Plus loin...  
— Jusqu'au fond, il faut tout sortir.  
— C'est bien, il n'y a rien, mais entre nous, vous avez du linge qui est rudement sale !

**Théâtre National Français**

Rues Ste-Catherine et Beaudry Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Est 2017 **GEO. GAUVREAU, Propriétaire** Tél. Marchands 520

**SEMAINE DU 14 OCTOBRE POUR LE DRAPEAU**

PAUL CAZENEUVE dans Raoul de Hauteville

MATINÉE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.  
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : **DON CESAR DE BAZAN**

**THÉÂTRE DE LA GAITÉ**

R. D'ARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine Téléphone Bell, Est 1954.

OPÉRA FRANÇAIS

**SEMAINE DU 14 OCTOBRE LA MASCOTTE**

OPÉRA BOUFFE EN 3 ACTES

Mme Clara Dartigny, dans le rôle de Bettina

BRILLANTS COSTUMES ! RICHE MISE EN SCÈNE !

Tous les soirs à 8 1/2 heures. - Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2 1/2 heures.

SEMAINE DU 21 : **LES MOUSQUETAIRES AU COUVENT**

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

**PURETÉ DU TEINT**

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Déodorif, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

GAZES, Paris

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil madraire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachet et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

# LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

## TROISIÈME PARTIE

### LE FILS

— Eh bien, oui... répondit le fils d'Aimée Joubert, j'aime Mlle Bressolles depuis longtemps... Je l'aime de toutes les forces de mon âme, et si je lui ai caché ma tendresse, si je n'ai point fait l'aveu de mon amour à son père, c'est que je savais qu'elle avait donné son cœur à un autre... Cet autre est dangereusement malade et, vous le disiez vous-même tout à l'heure, son retour à la santé n'est rien moins que probable... Dieu m'est témoin que si Albert de Gibray, en pleine force, en pleine santé, pouvait sauver Marie en l'épousant, j'aurais continué à me taire... J'aurais caché le secret de mon amour au fond de mon âme comme je l'ai fait jusqu'à ce jour... Albert de Gibray est mourant... Je parle... Mon plus ardent désir est de sauver Mlle Bressolles en devenant son mari !...

— Je suis heureux de savoir cela !... répliqua le Dr Dufresne. Vous êtes un noble cœur ! Donnez-moi votre main. Rien ne s'oppose plus désormais à ce que j'aborde carrément avec M. Bressolles le sujet délicat que j'osais à peine effleurer...

— L'aborderiez-vous en ma présence ?  
— Non pas ! Ce serait maladroit... Mieux vaut d'abord proposer au père le dévouement d'un inconnu et vous nommer ensuite, ce qui triompherait à coup sûr de ses hésitations, si dans l'espèce il pouvait en avoir. La conversation fut interrompue.

L'ex-architecte et Valentine entraient dans le boudoir.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, mes amis... dit M. Bressolles. Nous étions en affaires...

— J'ai causé avec M. Vasseur et le temps m'a paru très court... répondit le médecin. Nous allons monter chez notre malade, si vous le voulez bien.

— Puis-je vous accompagner pour avoir plus vite des nouvelles de Mlle Marie ? demanda Maurice.

— Parfaitement... répliqua Valentine. Marie est levée depuis deux heures...

On gagna le premier étage où se trouvait l'appartement de la jeune fille.

La pauvre enfant, enveloppée dans un long peignoir de cachemire blanc, était assise ou plutôt à demi couchée sur une chaise longue.

D'une blancheur d'albâtre, et tellement amaigrie qu'elle paraissait presque diaphane, elle avait la tête penchée. Son regard sombre attestait que des pensées noires hantaient son esprit.

En voyant entrer le docteur elle eut un pâle sourire et lui tendit la main.

— Comment allez-vous mon enfant ? demanda M. Dufresne.

— Comme hier... comme avant-hier... répondit tristement la malade. Il me semble que je n'irai plus jamais bien...

— Nous allons voir cela.

Le docteur s'assit auprès de la jeune fille dont il tenait toujours la main dans les siennes.

Cette main était moite et brûlante.

Il appuya deux de ses doigts sur l'artère dont il trouva les mouvements précipités et irréguliers.

— Regardez-moi bien en face... dit-il alors.

Marie leva ses grands yeux vers le médecin qui les examina très attentivement.

Pendant cet examen il fronça les sourcils. Ce plissement de mauvais augure n'échappa ni à M. Bressolles, ni à Maurice.

Le docteur poursuivit :

— Avez-vous pris ce matin votre potion ?

— Oui... à l'heure indiquée.

— Et, ensuite, qu'avez-vous fait ?

— J'ai voulu lire, mais la lecture m'a fatiguée presque tout de suite...

— Et alors ?

— J'ai laissé tomber mon livre et je me suis mise à penser...

— Voilà ce que je vous défends !

— Vous me défendez de penser ?

— Je vous défends de causer avec vous-même, de vous absorber dans des causeries sans fin, qui vous attristent fatalement...

— Mais puisque la lecture me fatigue...

— Il ne s'agit pas de lecture... Il s'agit de distractions actives... Je veux que vous preniez de l'exercice... que vous sortiez...

— Sortir ! Je suis si faible...

— C'est en combattant la faiblesse par le mouvement qu'on en triomphe !... J'avais fait à ce sujet des recommandations spéciales à Monsieur votre père.

— Mon père m'a proposé de me conduire en voiture au bois de Boulogne... Il a même insisté beaucoup... J'ai refusé...

— Pourquoi ?

— Je ne sais... Je ne puis alléguer d'autre motif que celui-ci : J'aime mieux rester dans ma chambre, toute seule...

— C'est cela ! s'écria le docteur. Pour rêver... pour vous absorber dans vos pensées... Pour broyer du noir ! ! Joli régime ! ! Mais je veux vous guérir, moi, sapristi ! ! C'est mon état d'être guérisseur ! Il s'agit donc d'écouter votre médecin, et non vos désirs de solitude... Du grand air, du mouvement, de la fatigue physique, voilà ce qu'il vous faut !... Voilà ce que j'ordonne. Chaque jour une heure au bois... une heure dans les musées... les salles d'exposition... l'Hôtel des Ventes... Le soir, une heure au théâtre ou au concert... Quand le corps sera brisé, le sommeil viendra... Je suis certain que vous avez mal dormi cette nuit...

— Très mal, oui, docteur...

— Vous avez eu, comme toujours, un peu de fièvre...

— Je le crois...

— Et moi je n'en doute pas... A quelle heure vous étiez-vous mise au lit hier ?

— A neuf heures...

— C'est beaucoup trop tôt... Vous prendrez ce soir une cuillerée de votre potion, et vous vous coucherez le plus tard possible... pas avant onze heures... Est-ce convenu ?... Ferez-vous cela ?

— Oui, docteur, pour vous être agréable.

— Eh ! sapristi ! il ne s'agit point de m'être agréable, mais de guérir vite, pour rassurer tous vos amis, pour rendre heureux vos bons parents qui vous aiment !

Valentine se tourna pour cacher une grimace d'adieu.

Ludovic Bressolles, lui, ému jusqu'aux larmes, entourait l'enfant de ses bras en murmurant à son oreille :

— Oui, chère mignonne, pour l'amour de moi, laisse-toi guider... laisse-toi guérir... Ecarte toutes les pensées sombres et tous les noirs soucis qui n'ont point de raison d'être... Redeviens vite forte et vaillante, animée et joyeuse, si tu ne veux me faire mourir de chagrin...

Marie appuya sa tête sur l'épaule de son père et répondit :

— Tu sais bien que jamais... jamais... volontairement, je ne te causerai de peine... J'écouterai le docteur, je te le promets... Je sortirai... Je me distrairai... Je ferai tout ce que tu voudras... Mais il ne faut pas avoir de chagrin.

Et l'enfant se mit à pleurer.

Ludovic sanglottait d'attendrissement.

Valentine essuyait ses yeux secs.

Une larme hypocrite, une larme de crocodile, coulait sur la joue de Maurice, et le jeune homme paraissait éprouver une émotion violente.

— Allons, allons, reprit le docteur, assez d'attendrissement, ma chère malade... Vous serez raisonnable, c'est entendu, et vous ne vous ferez plus gronder par moi, n'est-ce pas ?

Marie lui tendit de nouveau la main et répondit avec un sourire angélique :

— C'est convenu...

— Vous serez bien obéissante ?...

— Je vous le promets...

— Quelles que soient mes ordonnances vous vous y soumettez ?... Alors nous serons bientôt en pleine voie de guérison, mais il faut que la soumission commence tout de suite... Il faut que vous preniez du mouvement dès aujourd'hui... Vous aurez pour compagnons de promenade M. votre père et M. Maurice Vasseur, qui tout à l'heure encore me disait qu'il serait heureux et fier de se mettre à votre disposition, et qu'il vous servirait de guide à travers ce Paris qu'il connaît si bien.

Marie regarda Maurice qui lui souriait.

— J'accepte... dit-elle.

## XI

A peine Marie Bressolles avait-elle prononcé ces deux mots : *J'accepte*, que la figure du fils d'Aimée Joubert devint rayonnante.

— Ah ! mademoiselle, s'écria le jeune homme, que vous me rendez heureux ! Je ferai en sorte que vous n'ayez pas à vous repentir de m'avoir accepté pour guide... Je m'engage à trouver chaque jour un but de promenade intéressant... Pour commencer, c'est après-demain le jour d'ouverture de l'exposition de peinture au Palais de l'Industrie... Voulez-vous y venir ?...

— Certes, je le veux bien, répliqua Marie, dont la physionomie s'anima comme par enchantement. Voilà une idée heureuse... Nous irons admirer le tableau que doit exposer M. Gabriel Servet, et qui ne peut manquer d'obtenir un succès énorme si le public est juste... N'est-ce pas, père ?

— C'est mon avis... répondit Ludovic Bressolles.

— Surtout, reprit le médecin, ne craignez pas de vous fatiguer en cherchant des distractions. Je ne saurais trop vous le répéter... Le résultat favorable ne se fera point attendre... Je pourrais même dire qu'il se produit d'avance, car rien que l'idée d'une promenade au salon de peinture a rendu ma chère malade méconnaissable... Les yeux sont brillants, les couleurs reviennent aux joues !... Voilà comme je veux vous voir tous les jours...

— Je tâcherai d'être ainsi, docteur...

— Si vous tenez parole, tout ira bien... A demain, mademoiselle !...

— Cher docteur, à demain !

— Et tantôt, une bonne promenade... J'y compte absolument...

M. Dufresne quitta la chambre de Marie avec M. et Mme Bressolles et Maurice.

Tous quatre redescendirent au salon.

— Quinze jours de distractions variées, dit le médecin, et nous aurons triomphé de la maladie morale, ceci ne fait pas de question pour moi.

— Occupons-nous, maintenant, de la guérison physique non moins importante... Cher M. Vasseur, je vous prierai de vouloir me laisser un instant avec M. et Mme Bressolles.

— Mais comment donc !... répondit Maurice. Je vais prendre congé et partir.

— Non, non, fit vivement le docteur. Votre présence est nécessaire ici... indispensable même... J'ai compté sur vous pour distraire Mlle Bressolles, et personne au monde ne saurait comme vous s'appliquer de ce rôle. Quittons-nous, mais revenez dans cinq minutes... L'entretien sera court.

— Je vais donc attendre dans le fumoir... répliqua Maurice.

Et il sortit.

— Cher ami, commença l'ex-architecte dès que la porte se fut refermée derrière le jeune homme, parlez vite !... Je suis sur des charbons ardents !...

— Je ne vous ferai pas languir... Vous aimez tendrement votre fille...

— Plus que tout au monde...

— Vous ne reculerez devant aucun sacrifice pour la voir guérie...

— Je donnerais sans hésiter ma fortune entière...

— Votre fortune n'a rien voir là-dedans... Il ne s'agit point de ruiner Mlle de Bressolles, mais de la marier.

— La marier ! répétèrent à la fois l'ex-architecte et Valentine.

— Oui.

— En ce moment ?

— Jamais moment ne fut plus opportun...

— Expliquez-vous ?

— Je vais le faire... Je vous ai dit que j'étudiais avec patience la maladie de votre fille, et que j'espérais trouver un remède assez efficace pour la combattre victorieusement.

— Eh bien ?...

— Eh bien, ce remède, je l'ai trouvé, et sa découverte ne résulte point uniquement de mes observations mais aussi de celles de mes plus illustres confrères, des princes de la science, de ceux enfin dont l'autorité est indiscutable... Je n'entrerais point avec vous dans des considérations scientifiques qui n'en finiraient pas... Je laisserai de côté les mots techniques... Il me suffira de vous affirmer qu'à la maladie de langueur causée par la morsure venimeuse d'un reptile, il n'est qu'un seul remède efficace, c'est le mariage, ou plutôt la naissance d'un enfant qui, selon les lois naturelles, doit être la suite d'un mariage.

— En vérité, je vous comprends mal... murmura Ludovic Bressolles.

— Je vais me faire comprendre...

Et M. Dufresne répéta ce que savent déjà nos lecteurs, pour avoir entendu Lartigues le dire à Maurice et à Verdier.

Il conclut en ces termes :

— Donc n'hésitez pas... Point de retard... Il faut agir le plus vite possible !... Je serais au désespoir de vous causer de l'inquiétude, mais je suis bien contraint d'avouer que le temps presse !

Ayant ainsi parlé, le médecin attendit.

Valentine avait tressailli violemment. Elle venait de comprendre.

Ludovic Bressolles, lui, baissait la tête et restait muet.

— Eh quoi ! vous ne répondez pas ! fit M. Dufresne au bout d'un instant.

— Que puis-je répondre ?... murmura le pauvre père. Je me vois en face de formidables obstacles dont vous semblez ne tenir aucun compte... Vous connaissez l'état du cœur de Marie... Vous savez qu'elle aime Albert de Gilbray... Or, Albert de Gilbray est dangereusement malade... Sa maladie sera longue, sa convalescence plus longue encore, et vous affirmez que le temps presse ! Que faire donc ? Parler à Marie d'un autre mariage, dans l'état de faiblesse où elle se trouve, serait la tuer !

— N'en croyez rien ! répliqua le docteur. Elle mourrait bien plus sûrement à rester où elle en est ! Je ne suis pas romanesque, moi, je suis positif ! Qui veut la fin veut les moyens ! Mlle Marie, d'ailleurs, tient à guérir, ne fût-ce que pour vous qui ne pourriez pas vivre sans elle ! Vous la prendrez par les sentiments et vous savez qu'elle obéira !

— En se sacrifiant ! !

— Qu'importe, puisque ce sacrifice est dans son intérêt.

Valentine intervint.

— A l'âge de Marie, dit-elle, le cœur sait à peine ce qu'il veut... Il se console vite, il oublie... D'ailleurs, ajouta-t-elle, le romanesque amour de Marie ne doit plus guère exister qu'à l'état de souvenir, puisque les médecins ont condamné celui qu'elle aimait, et elle ne l'ignore pas.

— Madame a raison ! appuya M. Dufresne.

— Soit ! reprit Ludovic. Admettons tout cela...

Les obstacles dont je parlais tout à l'heure, pour être moins nombreux, ne sont pas supprimés. Qui donc voudrait courir le risque, en épousant une enfant languissante, affaiblie, de devenir veuf après six mois de mariage ? Assurément personne...

— A moins, répondit le médecin, à moins de trouver un homme qui depuis longtemps aime en silence Mlle Bressolles, et se dévoue dans l'espoir de la sauver...

— Cet homme n'existe pas...

— Il existe.

— Vous le connaissez ?

— Oui... et vous le connaissez aussi, vous !... C'est un jeune homme charmant et loyal... Il adore votre fille, et il vous aime comme un fils aime son père...

— Il vous l'a dit ?

— Avec une éloquence que ma froide parole ne saurait reproduire...

— Nommez-le moi...

— C'est Maurice Vasseur...

Je l'avais deviné ! s'écria Valentine avec une expression indéfinissable qui pouvait être celle du triomphe aussi bien que celle de la colère. Je me croyais certaine que M. Maurice venait ici pour Marie et je vous l'avais dit... Vous devez vous en souvenir...

Ludovic fit un signe affirmatif.

Le médecin continua :

— Il est certain que mademoiselle votre fille n'est point éprise de Maurice Vasseur, elle me paraît éprouver pour lui une amitié très vive. Or, de l'amitié à un sentiment plus tendre il n'y a qu'un pas... Maurice commencera par distraire Mlle Marie, qui très rapidement arrivera à ne plus pouvoir se passer de lui... C'est pour arriver à ce résultat que j'ai institué Maurice l'organisateur et le compagnon des distractions de notre chère malade... Ai-je eu tort ?

— Non, certes, répondit l'ex-architecte en serrant la main du docteur. Je rends toute justice à vos intentions excellentes et vous agissez en ami véritablement dévoué.

— Vous me rendez justice... c'est très bien, mais ce n'est pas tout... Suivez-vous mes conseils ?

— Le moyen de ne pas les suivre ? Vous me dites qu'un mariage est indispensable pour sauver Marie...

Puis-je vous répondre : *Elle ne se mariera pas !*... Assumer une si terrible responsabilité serait un crime...

— Alors vous admettez l'idée de ce mariage ?

— En principe, oui.

— Vous acceptez Maurice Vasseur pour gendre ?... Ludovic Bressolles poussa un long soupir avant de répondre :

— Ce n'est pas lui que j'aurais choisi, mais la situation étant ce que vous dites, il ne m'est point permis d'accueillir par un refus son acte de dévouement... Dès aujourd'hui, je parlerai à Marie :

— Gardez-vous-en bien !... s'écria le docteur...

— Comment ?

— Ce serait la chose du monde la plus maladroite... Une trop grande hâte pourrait tout compromettre, tout perdre... Il faut agir vite, puisque le temps presse, mais ne rien brusquer... Laissez-moi juger du moment opportun... Quand les distractions que j'ordonne auront produit bon effet, quand votre fille aura repris un peu de force, un peu de gaieté, en un mot sera plus vivante, je vous ferai signe... Jusque-là pas un mot.

— Ah ! je vous le promets, car la seule idée de ce qu'il faudra dire m'épouvante...

— Pas un mot non plus à Maurice... Il ne faut pas lui donner l'espoir avant d'avoir la certitude qu'un déception terrible n'en résultera point pour lui...

— C'est entendu !

— A demain donc !

— A demain...

## XII

Le docteur partit après avoir serré la main de M. Bressolles et de Valentine.

Il se rendit au fumoir, où Maurice attendait, en lisant, ou plutôt en faisant semblant de lire un journal.

Le jeune homme leva la tête en voyant M. Dufresne et lui demanda :

— Eh bien ?

— Tout va le mieux du monde, mon cher ami... répondit le médecin.

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme il faut l'entendre... Selon toute probabilité, avant un mois Marie Bressolles sera votre femme... Elle vous devra la guérison, la santé, et vous donnera certainement le bonheur car c'est une adorable enfant...

Croyez bien, cher docteur, à ma reconnaissance...

— Généralement je doute de la reconnaissance ; mais je crois à la vôtre, car vous êtes une nature d'élite...

Maurice, resté seul, murmura :

— Le docteur a raison, tout va bien ici...

— Maintenant il faudrait trouver Simone et la chance serait complète.

Il ajouta avec un sourire :

— Je suis curieux de savoir ce que fait Valentine... Ou je me trompe fort, ou nous aurons maille à partir ensemble.

A ce moment précis l'ex-architecte et Mme Bressolles vinrent le joindre.

M. Bressolles semblait presque joyeux.

Valentine invita Maurice pour le déjeuner du lendemain.

Le fils d'Aimée Joubert accepta avec amabilité.

\* \* \*

Nous l'avons dit dans un des précédents chapitres de ce récit, la fin de l'hiver ressemblait à la naissance du printemps.

Le soleil chauffait la terre et les bourgeons précoces se gonflaient sur les arbrisseaux.

Après midi, Lartigues et Verdier, que Maurice avait quittés pour se rendre rue de Verneuil, s'étaient dirigés ensemble vers le chemin de fer de Vincennes.

Au moment où ils allaient entrer dans la gare, Verdier demanda :

— C'est à Port-Créteil que nous allons nous rendre ?

— Oui, car c'est à Port-Créteil que l'envoyé du comte Boris Romanzoff doit m'attendre.

A quelle heure ?

A trois heures...

— Eh bien, mon cher, nous avons beaucoup plus de temps qu'il ne nous en faut pour arriver à notre rendez-vous... Nous allons donc changer d'itinéraire...

— Soit ! mais pourquoi ?

— Par excès de prudence, si tu veux... Je me défie des gares où des agents munis de ton signalement peuvent être postés ; quoique tu sois difficilement reconnaissable sous le costume du Hollandais Van Broecke, trop de précautions ne nuisent jamais...

— C'est un axiome inattaquable ! dit Lartigues en riant. Quel itinéraire proposes-tu ?

— Nous allons prendre le bateau-mouche jusqu'au pont de Charenton, où nous descendrons...

— Et, de là ?

— De là nous irons à Port-Créteil par le chemin de halage qui longe la Marne...

— Pourrions-nous traverser pour aller au lieu du rendez-vous, et éviter de faire le grand tour par le pont.

— Oui... Le marchand de vin restaurateur a un service de bateaux... Nous n'aurons qu'à appeler, on viendra nous prendre...

— Allons donc...

Les honorables associés, au lieu d'entrer dans la gare de Vincennes, gagnèrent le pont d'Austerlitz et montèrent dans le bateau-mouche dont la station se trouve en face du Jardin des Plantes.

Verdier était un fin renard.

Il avait eu raison de se méfier car, malgré l'inaction apparente de la police, on recherchait activement les deux bandits.

Le signalement de Lartigues et celui du faux ecclésiastique étaient donnés à tous les agents.

Il est vrai que Verdier ne portait point ce jour-là son costume de prêtre, et que le nouveau travestissement de Lartigues n'était pas encore éventé, mais Aimée Joubert n'avait pas été nommée pour rien l'œil de chat.

Il lui aurait suffi peut-être d'un regard pour percer à jour les masques sous lesquels se cachaient les deux bandits.

L'itinéraire proposé par Verdier venait sans doute les sauver.

S'ils étaient partis par Vincennes, ils se seraient trouvés dans la salle d'attente en présence de trois personnes qui, malgré leurs déguisements auraient fort bien pu les reconnaître.

Ces trois personnes étaient Mme Rosier, Galoubet et Sylvain Cornu.

Mme Rosier portait un costume de marchande des environs de Paris ; marmotte faite d'un mouchoir rouge à pois blancs ; jupe de droguet gris avec un large tablier bleu fané et fripé.

Elle avait au dos une petite hotte sur laquelle s'étagaient trois paniers vides. Au fond de sa hotte reposaient des mottes de beurre soigneusement enveloppées de feuilles vertes.

Galoubet et Sylvain Cornu, habillés en paysans, offraient les visages tannés et les allures de vrais villageois travaillant la terre du matin jusqu'au soir.

Où allaient les trois policiers ?

Tout justement à Port-Créteil, où Lartigues et Verdier se rendaient eux-mêmes.

Aimée Joubert, nous l'avons répété plus d'une fois, ne perdait nullement courage.

S'étant juré à elle-même de dépister Lartigues, elle le cherchait sans cesse, elle le cherchait partout, comme un limier bien dressé, sage et ardent à la fois, qui fouille tour à tour les taillis et les guérets.

Tantôt elle explorait un coin de Paris, tantôt quelque village des environs.

Quand Jodelet et Martel étaient dans un endroit, elle allait dans un autre avec ses gardes du corps Galoubet et Sylvain Cornu, tenace, résolue, infatigable.

Lorsque les malfaiteurs se sentent traqués de trop près dans Paris, lorsque la meute policière leur souffle au poil, pour emprunter une expression au langage de la vénerie, les environs de Paris leur offrent de nombreux asiles.

Mme Rosier connaissait les habitudes des bandits.

Elle avait en outre été avisée par la Préfecture que Port-Créteil était en ce moment fréquenté par bon nombre de gens suspects qui s'y donnaient rendez-vous.

Assurément elle ne comptait point y trouver Lartigues, qui faisait partie de l'aristocratie du crime et ne devait se soumettre en des fréquentations de bas étage, mais elle pouvait mettre la main sur des gredins en sous-ordre dont les révélations seraient peut-être utiles à ses recherches.

Les billets étaient pris.

On ouvrit les portes.

Un surveillant cria :

—Messieurs les voyageurs, en voiture !...

Mme Rosier fit un signe à Sylvain Cornu et à Galoubet, qui la suivirent.

Tous les trois se placèrent dans un compartiment de troisième classe.

Quarante minutes plus tard ils descendirent à Saint-Maur-les-Fossés d'où ils gagnèrent Port-Créteil, petit village posé coquettement sur les bords de la Marne, et dont presque toutes les maisons sont habitées par d'anciens commerçants retirés des affaires avec une modeste fortune, et qui viennent se reposer là des fatigues d'une vie de travail.

D'autres maisons, toutes meublées, celles-là, sont louées l'été pour trois mois, pour un mois, quelquefois pour quinze jours ou pour une semaine.

On voit en outre à Port-Créteil une population flottante de gens qui seraient fort en peine d'expliquer

catégoriquement où ils prennent l'argent qu'ils dépensent, et que le dimanche viennent retrouver une foule de femmes de mauvaise vie.

En atteignant la première maison du village, Mme Rosier fit halte.

—Attention ! dit-elle à Galoubet et à Sylvain Cornu. Voici la consigne : Je vais entrer dans plusieurs établissements pour offrir et vendre mon beurre. Allez m'attendre chez le dernier marchand de vin qui se trouve sur le chemin de halage. Ce mastroquet se nomme Cabusson. C'est un Provençal bavard et hâbleur qui aime à lever le coude... Faites-le boire en ayant grand soin de vous ménager vous-mêmes... Quand il aura bu, sa langue se déliera... Poussez-le à bavarder ferme !... Il vous donnera des renseignements très exacts sur les gens qui fréquentent en ce moment les bords de la Marne. Il les connaît tous.

—Suffit... dit Galoubet. Alors c'est chez ce Cabusson que vous viendrez nous rejoindre, patronne ?

—Oui... Notre rencontre sera toute fortuite en apparence... Jouez bien votre rôle, et surtout ne vous grisez pas...

—Soyez paisible... On sera sobre et malin !

Les deux hommes se dirigèrent aussitôt vers le poste d'observation qui leur était assigné par la patronne, ainsi qu'ils nommaient Mme Rosier.

Pendant ce temps celle-ci commençait ses excursions autour du pays, entrant partout, dans les maisons particulières, dans les cafés, chez les marchands de vins, offrant son beurre et, quand on consentait à traiter avec elle, ayant grand soin de le vendre à perte pour s'attirer la bienveillance des acheteurs.

Bref elle se donnait beaucoup de mal, et ce mouvement continu, cette activité dévorante, ne semblaient pas devoir lui apporter le plus mince résultat.

## XIII

Lartigues et Verdier, en venant par eau au lieu de prendre le chemin de fer, s'étaient laissé distancer par Mme Rosier.

La policière avait déjà fait une partie de sa tournée lorsque les deux promeneurs arrivèrent en face des premières maisons qui bordent le chemin de halage, à deux portées de fusil de la route du canal Saint-Maur, de l'autre côté de la Marne, tout près de la route de Créteil.

—Voici des embarcations... dit Verdier en voyant un canot et un bateau plat amarrés à la berge.

—Et, en face, un marchand de vin, ajouta Lartigues. Nous demanderons le passage...

—En même temps nous boirons un bock, reprit le faux abbé Méryss. La marche m'a donné une soif de tous les diables.

Les deux compagnons se dirigèrent vers l'établissement du marchand de vin.

Cet établissement était celui de Cabusson, le Marseillais.

Galoubet et Sylvain Cornu avaient pris place au dehors, sous une tonnelle encore vierge de verdure, et le patron, un verre à la main, leur tenait tête en leur racontant des histoires de l'autre monde avec sa verve et sa hâblerie de Méridional.

Les gardes du corps d'Aimée Joubert riaient des racontars de Cabusson, dont la faconde inépuisable se trouvait encore surexcitée par des libations copieuses.

En voyant entrer deux nouveaux consommateurs, le Marseillais ne se dérangea pas.

Il se contenta de crier d'une voix sonore, en tapant sur la table avec son verre.

—Hé ! Mme Cabusson, du monde ! coquin de diou !... Faites donc un peu attention ! têt ! ma vieille !...

Et il continua la conversation commencée.

Sylvain Cornu et Galoubet avaient tourné la tête, mais ils n'accordaient qu'une faible attention aux arrivants, absorbés comme ils l'étaient par les réjouissantes calembredaines du Méridional.

Mme Cabusson, une vigoureuse commère à la face large et enluminée, apparut aussitôt, et avec un accent qui ne le cédait en rien à celui de son mari vint demander aux nouveaux venus ce qu'ils désiraient.

—De la bière... répondit Lartigues.

—Dans la salle ou dans le jardin.

—Dans le jardin, s'il vous plaît...

—Bien, messieurs...

Et Mme Cabusson apporta une cannette et deux verres qu'elle plaça sur une table en bois blanc.

Galoubet et Sylvain Cornu tournaient le dos à Verdier et à Lartigues dont la présence continuait à ne pas les préoccuper.

Cependant, il se produisit un fait qui modifia singulièrement les dispositions de Galoubet, et le détermina bien vite à changer de place.

—Cette petite promenade m'a dégourdi les jambes, disait Verdier, tout en dégustant la bière de Strasbourg qui remplissait son verre ; je suis content d'avoir changé notre itinéraire...

Assurément, les paroles étaient insignifiantes, mais le son de la voix fit dresser l'oreiller à Galoubet.

Il se retourna lentement et regarda le personnage qui venait de parler.

Verdier, grîmé et costumé en vrai petit rentier du Marais, ne ressemblait en rien au faux abbé dont il connaissait si bien les traits.

—Oh ! oh ! pensa le policier de fraîche date, ce n'est pas la première fois que j'entends cet organe-là. Diable de soleil qui me tape dans l'œil... ajouta-t-il à haute voix.

Il se leva, prit son tabouret, fit le tour de la table et vint s'asseoir à côté de Cabusson qui gesticulait et pérorait toujours.

Dans cette position nouvelle, il se trouvait juste en face de Verdier, sur lequel il riva ses yeux.

Le pseudo-capitaine Van Broeche et son associé causaient maintenant à voix basse.

—Quelle heure as-tu ? demandait Lartigues.

Verdier regarda sa montre et indiqua l'heure.

Lartigues reprit :

—Nous avons du temps devant nous. Reposons-nous ici... Rien ne nous sert d'arriver trop tôt.

Galoubet ne perdait pas de vue les mouvements des deux hommes.

Après quelques minutes d'examen attentif, son visage s'assombrit.

Ne reconnaissant pas du tout le personnage dont la voix l'avait frappé, il commençait à douter de sa mémoire.

Verdier, tout en causant, arrêta machinalement les yeux sur lui.

Galoubet comprit le danger.

Si ses premières suppositions ne l'avaient pas trompé il pouvait être reconnu. L'homme alors filerait sans lui laisser le temps de crier : Holà !...

Il s'empressa de poser son coude sur la table et d'appuyer sa main de manière à cacher une partie de son visage.

Trop tard !

Verdier avait eu le temps de voir le visage et de reconnaître.

—J'ai déjà vu cette figure. Est-ce quelqu'un de la police ? Serait-on sur notre piste ?...

Une réflexion le rassura.

—C'est impossible, continua-t-il, puisque ces hommes étaient arrivés avant nous et que personne ne sait que nous devons aller à Port-Créteil aujourd'hui. Cependant Mme Rosier doit être pour quelque chose dans ceci. Il faut partir.

Verdier se pencha vers Lartigues et lui dit tout bas :

—Paye, et filons...

—Déjà ?...

—Paye, te dis-je, et dépêche-toi... Il y a ici de la police... Ne te retourne pas... Nous gagnerons le pont de Créteil au lieu de passer la Marne...

Obéissant à la recommandation qui venait d'être faite, Lartigues frappa sur la table sans se retourner.

Cabusson parlait toujours, et pas plus qu'il ne s'était dérangé pour servir ses deux nouveaux clients, pas plus il se dérangea pour encaisser.

—Mme Cabusson ! Hé ! cria-t-il de sa voix vibrante. Coquin de Dieu ! n'entendez-vous point qu'on vous appelle ?... Viendrez-vous à la fin, ma vieille, têt !...

## LA NERVOISITE EST CURABLE

Que la nervosité puisse se guérir à demeure, par l'usage du Grand Restaurateur des Nerfs du Dr Kline, c'est un fait que démontre l'expérience de chaque jour. Des milliers de cas de nervosité, d'épilepsie, de spasmes, de danse de Saint-Guy, de débilité, d'épuisement, et autres désordres des nerfs ont été guéris entièrement par l'emploi de ce merveilleux remède. Il produit des résultats immédiats, il est rare que le mal ne s'atténue pas dès le premier jour d'usage. La direction et une bouteille de \$2.00, pour essai, sont envoyées gratuitement à tout malade en faisant la demande; le récipiendaire n'a qu'à payer les frais d'express sur livraison. On peut obtenir des consultations, soit par la malle, soit personnellement, au bureau du Dr R. H. KLINE, 931 rue Arch, Philadelphie.

— Les Etats-Unis produisent 2,500,000 gallons de pétrole chaque année.

## LA CAUSE SUPPRIMEE

La pâleur, les boutons sur la figure, le bistré autour des yeux, accusent la faiblesse ou l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* font disparaître la cause et l'effet.

— Le plus grand tableau du monde est le "Paradis" du Tintoretto; il se trouve au palais des Doges à Venise; il a 90 pieds de longueur sur 37 de hauteur.

## HONNEUR MERITE

Ceux qui sont parvenus à combiner un remède aussi parfait que le *Baume Rhumal* ont bien mérité de l'humanité.

— Une plantation de coton qui donne 25,000 francs de matière textile donne en outre 5,000 francs d'huile et 2,500 francs de graines.

## CONSEILS DE L'EXPERIENCE

Dans les affections nerveuses, des pertes d'appétit, des insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, des médecins conseillent de prendre le grand réconfortant, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

— Le diamant le plus gros du monde est pour le moment la propriété du rajah de Mathan: il pèse 367 carats, trois fois plus que le Koh hi Nor.

## VOILA LA REGLE

Quand on est enrhumé, il faut se soigner de suite avec le *Baume Rhumal*.

— Il y a près 50,000 dentistes dans le monde entier qui opèrent sur les mâchoires humaines, sans compter les arracheurs de dents ordinaires.

## SONT INDISPENSABLES

Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* sont indispensables pour purifier et fortifier le sang chez les hommes faibles, les femmes pâles, les enfants en langueur.

— Il y a 4200 espèces de plantes employées à des fins commerciales. Dix pour cent servent à la préparation des parfums.

## RIEN QUE CELA

L'enrouement disparaît comme par enchantement en prenant quelques doses de *Baume Rhumal*.

— L'université Oxford, d'Angleterre, a été fondée en 872; celle de Paris, en l'an 1,200; celle de Harvard, à Cambridge, Mass, en 1636 et de Yale en 1700.

DR. A. BRAULT,  
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

## Femmes Souffrantes!



Les *Pilules de Longue Vie* peuvent vous donner la santé et la force pour traverser ces périodes critiques de votre existence. Elles feront disparaître vos souffrances et guériront comme par enchantement toutes les maladies particulières à votre sexe.

Vous pouvez devenir fortes et vigoureuses. Est-ce que la santé ne doit pas vous appartenir comme aux autres, quand votre faiblesse, votre état anémique ne sont que la suite d'une maladie étrange qui boit votre sang, décolore vos traits et vous fait passer les plus beaux jours de votre vie dans une chambre de maladie et de souffrance, et que cette maladie peut être guérie sans effort, presque miraculeusement, par l'effet d'un remède garanti et éprouvé.

Il n'y a donc rien d'étonnant que l'abattement remplace la gaieté, qu'un visage terne, des joues pâles prennent la place d'un extérieur brillant, rose et sain. Les invalides au désespoir n'ont pas besoin toutefois de désespérer; aussi grave que soit leur mal, il cédera après quelques semaines de traitement avec les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*.

Lisez ce que deux personnes bien connues disent des *Pilules de Longue Vie (Bonard)*:

"Pendant environ dix ans," nous écrit Mme Burns, "j'ai souffert des douleurs périodiques qui rendaient ma vie misérable, j'étais devenue anémique, taciturne, morose, et presque incapable de travailler, j'avais mauvais appétit et j'étais souvent affligée d'attaques de dyspepsie, causant de violentes douleurs à l'estomac. Plusieurs médecins me traitèrent, je pris plusieurs sortes de remèdes patentés, mais ma maladie semblait s'aggraver au lieu de s'améliorer. Une amie me conseilla vos *Pilules de Longue Vie*, j'en achetai une boîte et je constatai une amélioration, je continuai le traitement pendant deux mois, et maintenant je suis guérie complètement, j'ai repris mes forces, mon appétit est revenu, je digère bien, je suis forte et heureuse. J'espère que d'autres suivront mon exemple, et je suis certaine qu'elles ne seront pas désappointées."



Mme A. BURNS.

(Signé) Mme A. BURNS,  
Montréal, P. Q.



MARIA GORDON.

MESSIEURS.—Il me fait plaisir de vous dire tout le bien que m'ont fait les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. J'étais faible, pâle, je souffrais de dyspepsie accompagnée de tous ses maux, mal de cœur, maux de tête, constipation. Une amie me fit cadeau d'une boîte de ces pilules, me conseillant fortement de les essayer, ce que fis, et graduellement tous les symptômes dont je souffrais disparurent, grâce à ce précieux tonique."

Votre reconnaissante,

MARIA GORDON.

## Nous vous offrons une guérison permanente.

Si vous souffrez d'anémie, de faiblesse féminine, de dyspepsie, ou d'autres maladies particulières à votre sexe, n'attendez pas que votre maladie devienne chronique, mais écrivez-nous de suite, et nous vous enverrons sur réception d'un timbre de 2 cents une boîte de *Pilules de Longue Vie (Bonard)*, ainsi qu'un blanc de consultation.

**POUR CONSULTATIONS GRATUITES**, écrivez à nos médecins spécialistes ou venez les consulter à nos bureaux, cela ne vous coûtera absolument rien. Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO. 6.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER  
AVOCATS

Chambre No 1. édifice de La Presse

BREVETS  
D'INVENTION

CANADA  
ET  
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS  
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL